

Pierre Petitjoseph

Les danses de la dissidence

Triptyque intime



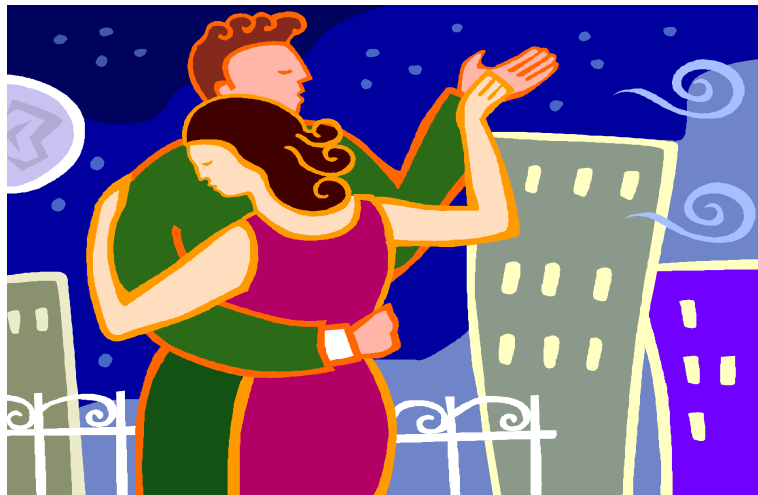
L'éphémère

Pierre Petitjoseph

Valses nocturnes

Récit intime

Opus IV



L'éphémère

Je t'attendais. Tu ne m'as pas répondu. Aujourd'hui est un grand jour, je suis entré en dissidence. Le fait de se revoir aurait symboliquement marqué mon changement d'état de façon éclatante. Mon premier fait d'armes. Mais pour des raisons qui te sont propres, tu en as décidé autrement. Tu m'avais pourtant tendu une perche que je n'ai certes pas prise assez tôt. J'ai probablement laissé passer trop de temps avant de te répondre, durée que tu as mise à profit pour te rétracter. Ce qui me fait plaisir, c'est que tu en as au moins exprimé l'envie. Et que peut-être, cette envie aurait été une fois de plus dangereuse pour nos équilibres. J'ose imaginer que ton ventre se souvient encore et qu'il s'est fait un devoir de te prévenir d'un risque possible de chavirement. C'est si facile de croire en des choses qui n'existent pas. Ou bien existent-elles dissimulées. Invisibles pour les yeux et l'esprit mais pas pour le cœur. Savoir ce que je ressens, je le peux et ce que tu ressens, le sais-je de loin ? J'ai le désir de ne pas me tromper. J'ai le désir de croire que je suis dans le vrai même si c'est faux. Je reste dans le temps qui s'étire fidèle à mon sentiment. Est-ce qu'il en va de même pour toi ? Tu es celle à qui j'aurais dû tout dire, tout avouer en une seule foi, une seule et unique croyance. Sentiments qui s'étendent et se distendent sans pour autant rompre. Et dans le temps du roman, survivront-ils à nos disparitions ? L'amour est une muse, je le reconnais ainsi. Etant dissident et libre de mes choix, je te récupère mon amie comme celle qui sera mon inspiratrice pour occuper l'espace-temps à venir, à défaut de te revoir.

Finalement, je n'ai pas eu autant de mal à devenir ce que j'étais déjà dans les faits. Il fallait juste que je me sépare d'eux. Que je me coupe en deux sans me faire de mal. Séparer le bon grain de l'ivraie. Je suis toujours disponible pour les bons sentiments. Les autres, je les ignore avec détermination. Ils ne font plus partie de mon existence, c'est ainsi.

La vie est simple et facile. Rien n'est grave, même pas la mort. Avant, la vie était rude et difficile. Rien n'était grave mais je ne m'en rendais pas compte. Avant, je n'avais pas de foi en mon insignifiance. Les choses étaient dramatiques parce que je n'arrivais pas à me hisser à ce degré soi-disant nécessaire de sérieux et de maîtrise de soi. Inconvenant, j'allais d'attitudes imprécises pour les autres en habitudes rassurantes pour moi, nourrissant bien malgré moi un sentiment de non-conformité. Qu'il est bon maintenant de se sentir si modique et sans importance. Je ne suis pas comme il faudrait, tant mieux. Je n'ai plus aucune envie de faire des efforts inutiles. Quelconque, je vais à mon transport en commun et laisse volontiers les professeurs à leurs méthodes Coué.

Il s'est tenu ce jour-là un conseil d'administration de la plus haute portée. Etaient présents ma reine psyché et le saint siège de mes pulsions. Etaient également présents ma conscience et ma sensibilité. Réunis durant six heures, ils débattirent de l'intérêt de me renvoyer à mes fonctions vitales au-delà de mon ablation tumorale. Débat contradictoire où les votes pour l'ont apparemment emporté. Je ne me suis jamais senti aussi tributaire de mes instances dirigeantes et aussi confiant depuis le 1^{er} mars de cette année 2006 où, m'étant réveillé, je les ai perçues l'une après l'autre avec discernement et clairvoyance.

Ich liebe dich ein wenig. Me susurre-t-elle cette nuit dans l'oreille droite. C'est elle qui l'affirme. Je n'ai rien fait d'autre que recevoir cette phrase prodigieuse. Tu peux revenir toutes les nuits me le dire. Tu peux me le chuchoter à n'importe quelle heure du jour, sous

toutes les formes et toutes les fréquences. Ich liebe dich ein wenig Pierre. Pierre, le prénom de mon grand-père fait prisonnier en Allemagne dans des conditions plus que confortables. Il se trouve qu'elle apprend la langue de Goethe ma jolie française d'origine bretonne. L'aïeul armoricain parlait couramment le schleu aussi bien que le breton. Parfait. Tout cela n'ayant probablement aucun sens corollaire caché. Si tu veux me le traduire en je t'aime un peu, n'hésite pas une seule seconde ma belle. Et en breton, cela donnerait quoi ? Da garout a ran. Pour le peu, je te propose de l'enlever pour la prochaine fois.

Je n'éprouve plus la nécessité de faire plaisir à quiconque pour m'attirer de bonnes grâces. Je n'ai rien fait pour recueillir cette superbe déclaration d'amour. Elle est venue spontanément à moi, toute seule comme une grande. Ce n'est plus comme sous l'ancien régime. Ecole, j'ai huit ans. Le rêve se mêle à la réalité de mon souvenir. Faire plaisir pour ne pas être rejeté. Il y a des enfants dans cette classe. Certains sont sûrement hostiles. Pourquoi faut-il qu'ils soient jumeaux, ceux qui me manifestent leurs condamnations ? Mon premier beau-père a un double monozygote. Ils sortent de la classe par deux, dédaigneux et révérencieux. Je reste assis sur ma chaise, accablé par le mépris affiché, affecté au point de verser des larmes acerbes. Sortir dans la cour, marcher seul les mains dans le dos, faire les cent pas dans un sens et puis dans l'autre, se rassurer. Je reviens, un monsieur gentil m'accompagne jusqu'à l'accueil où une hôtesse me propose d'aller à l'infirmerie pour vérifier si ma mise à l'écart n'est pas d'origine organique. Le verdict ne se fait pas attendre, vous n'avez rien mon garçon. Mais si vous le souhaitez encore, vous pouvez aller voir l'assistante sociale. Je rentre dans une antichambre et de loin, j'aperçois une adorable péripatéticienne allongée sur un lit. Elle a pour seul costume un long drap rouge noué au-dessus de la poitrine, d'un rouge cardinal. Elle m'invite à m'asseoir à côté d'elle pour me parler. De quoi pourrait-elle bien m'entretenir ? L'échange coupe court, elle n'est pas à la hauteur de ma rhétorique d'enfant. Son visage se transforme alors, vieillit brutalement, pour reprendre une apparence plus en rapport avec la fonction d'auxiliaire d'état. J'ai quand même eu le temps de lui faire part de mon projet de devenir un grand chef opérateur, un cadreur hors pair. Mes facultés ne se trouveront pas amoindries par les arrogances des autres. Mais j'ai eu le besoin inconscient de me soumettre. Fatale exigence. J'irai dans ma direction coûte que coûte. J'ai en effet trimbalé mon obsession longtemps et je n'ai finalement pas réussi à réaliser mon rêve d'enfant. Trop soucieux de traquer les candidates à la reconnaissance de mes aptitudes. Mais les mots me sont apparus et j'ai pu ainsi compenser mon absence dans le milieu des images. Absence remarquée un jour par un certain William K, photographe et cinéaste reconnu, auquel j'ai proposé les plans de ses prises de vues à l'intérieur de l'enceinte de la Bourse. Un succès éphémère et dérisoire, rien en comparaison de ce qui était annoncé, un immense talent pour le cadrage. De monsieur K, mon premier beau-père à son homonyme, la boucle s'est refermée. Evanoui le désir de produire des images. Restent mes mots qui tentent vaille que vaille de créer des clichés de substitution.

Tu n'es qu'une merde, me disait cette amie en plaisantant. Comme toute plaisanterie, il y a souvent un fond de vérité. Etre presque rien pour soi est une évidence, être trois fois rien pour les autres est intolérable. Surtout lorsqu'ils attendent d'être pris en charge. Alors comme je ne fais plus les efforts obligatoires pour être un homme ordinaire, je passe pour un bon à rien, en trois mots. Elle croyait que j'allais subvenir à tous ses besoins. Elle s'est

attachée à cette idée, refusant de regarder plus loin que le bout de son nez. Et maintenant que les difficultés surviennent, je suis le vilain cancrelat qui ne veut pas assumer ses responsabilités. C'est navrant de se sentir aussi loin l'un de l'autre. Moi qui ai puisé au fond de mon être l'énergie nécessaire pour avancer matériellement. Je ne peux plus progresser seul dans l'intérêt de mes filles. Me voici bloqué, mal jugé, pas aidé. Peu importe l'avenir que nous aurons. J'ai fait mon possible, je n'ai rien à me reprocher.

Connais tes limites. Et reviens vers elles en te laissant porter par le vent. Écoute ce divin silence qui est en toi. Plus rien ne bouge, en dehors de ce qui vient de l'intérieur. Tu viens de retrouver la respiration de l'univers. Des mots célestes et des musiques parfaites me suffisent à présent. J'ai trouvé mes nourritures terrestres. En plus d'un peu de vin rouge avant les repas du soir. Je me sens si bien dans le fauteuil de ma nouvelle solitude. Il est 22 heures, je suis arrivé au terme de ma résurrection. J'ai peine à le dire mais je crois que la normalité ne devrait pas se situer ailleurs que dans une dissidence. L'addition de nos sécessions formerait alors la plus belle des communautés humaines. D'ici, je danse et me salue dans le miroir. Ô mon beau miroir, dis-moi qui est le plus heureux ? C'est toi bien sûr. Merci mon fidèle reflet.

Ne plus rien entendre. C'est fait à moitié. Pas besoin de plus. Ne plus rien voir de la laideur. Cela me plairait, quoi qu'il me déplairait assez de perdre la vue, ne serait-ce qu'un œil. Brancher le filtre. Un geste de la main devant mon visage comme pour baisser les paupières du mort qui n'a plus rien à entrapercevoir. Un mouvement symbolique et concret, une indolence temporaire et volontaire. Car tant et tant de laideurs finissent par confiner à la répugnance et ce, malgré ma volonté pour ne pas me sentir concerné. Je voudrais acquérir davantage d'insensibilité. A moins que ma sensibilité, parfois blessée, soit une de mes sources de richesse. Au même titre que ma conscience toujours en mouvement, traqueuse inlassable du sens contenu dans les situations. Mes deux instances sont en alerte constante. Pour répondre à mon besoin insatiable de comprendre. L'univers renferme-t-il une réponse que je souhaiterais obtenir ? Y a-t-il une question cruciale que je me pose depuis que je suis enfant ? Pourquoi quoi ? Que faut-il que je trouve avant de m'endormir pour de bon ? N'ai-je pas déjà répondu ? Il y a là une incertitude, un velum instable qui bouge à la faveur d'un léger zéphyr de printemps. Je cherche à l'extérieur et dans ma maison intime. C'est cela, je viens de l'entrevoir. Je me dois de nettoyer plus en profondeur mon intérieur, ne pas me laisser envahir par les parasites. Me couper du monde quand je regarde en moi.

10:39. C'est tôt pour un matin. Un blanc laiteux couvre les cimes des arbres. Une conne encore humide s'assoit sur la banquette du train de 10:45. Elle est aussi charmante qu'agressive. Une belliqueuse aqueuse et tueuse en série. Elle a bousculé une vieille dame en entrant dans le wagon sans présenter ses excuses. C'est normal aussi. Sans le faire exprès, la vieille s'est mise en travers et a failli la faire tomber avec sa canne de vioque. La dame âgée eut la désagréable surprise de s'entendre affubler des pires sobriquets. En guise de pardonnez-moi madame, elle a reçu un nouveau patronyme indien. Vieille peau inutile lui sied si bien. Mais enfin mademoiselle, elle en tremble encore à 11:15. Que faire me demande-t-elle ? Probablement rien sinon subir toujours. Ou alors la prochaine fois, vous sortez la sulfateuse et vous tirez dans le tas. Légitime défense. Mais surtout ne perdez pas

vos temps à croire qu'il serait possible d'expliquer à la jeune effrontée l'impudence de ses comportements.

Tu crois ? Non, je croasse. Et toi, tu quoi ? Moi ? Je croise des ombres errantes, des zombis mal intentionnés. Impossible avec ceux-là de fonder la moindre croyance. C'est pour cette raison que j'ai empruntée une belle solitude. Je n'ai plus rien à voir avec ces conglomérats aveugles et sourds. Je n'ai plus rien à voir avec les normes et les délateurs. Avec les autres, cela ne va jamais.

Une nuit à te chercher. Tu es devenue photographe, tu vaques dans un atelier non loin de l'aéroport. J'aperçois ton laboratoire le matin quand je passe devant pour me rendre à mon travail. Je n'arrive malheureusement pas à t'apercevoir. Tu te caches ma petite libertine. Un immeuble prend feu le long du fleuve. Est-ce un attentat ou bien un incendie ravageur ? Les flammes se consomment, il ne reste plus que la carcasse noire de l'assemblage. Mais où es-tu ma petite Lolita ? Dans ce restaurant où je pénètre, je devine ta présence. Je sens ton émanation radioactive jusque dans les toilettes. Les portes s'ouvrent les unes après les autres, personne n'en sort. Et pourtant, j'ai cru. N'est-ce pas toi au loin qui se faufile par une porte dérobée ? Je t'ai ratée une fois de plus. Mais je te retrouverai un jour, ici ou ailleurs. Fais-moi confiance.

Là, franchement, je ne me fixe aucune limite en nombre de pages. J'irai aussi loin que je le peux. Je viserais bien les cent soixante-quinze pages, autant que mes trois premiers récits réunis. Je repars pour quatre nouvelles années. Objectif quarante-cinq ans. Le début des danses de ma dissidence. Des valse nocturnes à trois temps, un tango de haute volée, le souvenir d'un flamenco dans une petite cour de la rue du Temple. Le feu vient de passer au vert, il faut que j'en profite le plus possible.

Cousin. Tu as passé tellement de temps prisonnier dans un placard sombre, à ne pas pouvoir sortir pendant des heures. Et ton père, un être répugnant qu'il serait difficile de nommer sinon de merde elle-même inqualifiable, se chargeait avant de t'emmurer, de te prescrire quelques coups de ceinturons. Cela forge paraît-il le caractère. Je ne sais pas aujourd'hui ce que tu as fait de ces mauvais traitements et si ta vie est heureuse. Peut-être as-tu été jusqu'à pardonner ses dérangements. Quoi qu'il en soit, je continue à penser que ces brutes épaisses n'ont aucun mérite d'exister.

Je pense à vous souvent. Je crois que j'y penserai encore longtemps. Je ne sais pas pourquoi. Votre image fréquente assidûment mon esprit. Elle s'invite, reste quelques instants puis s'en va. Et revient sur la pointe des pieds. Sur le balcon de ma mélancolie, j'observe le clair de lune et j'écoute sa sonate pour piano. C'est tout ce qui me reste d'agréable, votre image et un peu de mélodie. Oiseau nocturne, taciturne et secret, je disparaiss inexorablement dans les couches d'une nuit sans fin. Tous les naufragés involontaires ont quitté cette terre. Il ne reste plus que vous et moi. Comme dernier survivant, il ne reste plus que l'amour. Divine esquisse, femme exquisite qui s'esquive sans cesse de ma conscience. Pour revenir chaque fois plus obsédante, plus lancinante, plus langoureuse. J'aime votre présence lorsque les yeux fermés, je vois votre visage apparaître sur mon grand écran. Une étoile est née au centre de ma toile.

Travailler la nuit. D'une manière générale vivre la nuit. Dormir le jour, chouette alors. Se lever vers cinq heures de l'après-midi, prendre son café et un croissant à la terrasse d'un bistrot pendant que d'autres se poussent pour rentrer à l'heure boire la soupe chaude et regarder la télévision racoleuse. N'y a-t-il pas comme une part de tristesse dans ce rituel ? Oui, mais rentrer chez soi est tellement agréable et réconfortant. Tant pis pour l'ordinaire. Que voulez-vous que nous fassions ? Ce soir, c'est le grand soir. La nuit sera blanche comme ta robe de mariée et nous referons une fois de plus l'inventaire de nos vieux souvenirs. Et moi, je marcherai dans vos rues obscures à la recherche d'une hypothétique porte cochère. Cinq heures du matin, c'est l'heure où les braves se redressent et où les oiseaux noctambules vont s'assoupir. Hibou donc suis-je devenu ? Sous le croissant de lune, je passe le plus clair de mon temps à examiner les jolies chouettes. Certaines m'ont élevé au rang de grand-duc. Je ne pouvais recevoir plus belle et plus insigne distinction. Le soleil épouvantail se dresse au-dessus des toits et je m'endors en pensant à cette hulotte brune qui ne quitte plus les coulisses de mon spectacle imaginaire. Un pressentiment.

Assez de tout, de vous et de moi. Pourquoi suis-je aussi las et vous encore là ? Pouvez-vous me le confier ? Me le chuchoter dans le pavillon ? C'est vrai, je ne vois vraiment pas ce que vous faites là. Vous qui paraissez ne souffrir d'aucune lassitude, comment se fait-il ? Permettez-moi d'insister, j'ai un peu de mal à comprendre cette inaptitude à la mélancolie. Car enfin, le soleil vient de s'éteindre à tout jamais. Finies les certitudes éblouissantes sur le mur de la caverne. Ne voyez-vous pas ce monde qui se meurt et la nuit s'emparer des esprits les plus désespérément optimistes ? Non ? Etonnant vraiment.

Demain, j'oserai en allant sur un chemin de traverse. Ainsi laisserai-je cette vie qui va de travers. Tout est de ma faute. Et de la sienne aussi. Pas assez courageux pour se porter aux avant-postes. Toutes ces envies avortées nous ramènent à nos places. Nous avons perdu la clé du contact. Et les efforts nous paraissent des obstacles infranchissables. J'essaye de me faire dire que c'est déjà ça, que c'est mieux que rien. Une compromission aussi pusillanime n'est pas une preuve d'affirmation. Partir, pourquoi pas. Mais je sais que je ne pourrais pas supporter le regard désapprouvateur de mes filles et leurs tristesses. Le petit garçon que je porte m'a déjà prévenu. Inenvisageable à moins de conséquences intérieures probablement douloureuses. Moi, je préfère être absent quelquefois tout en restant à vos côtés souvent.

Envie de me reposer. De ne plus rien faire du tout. Lambiner le matin après une grasse matinée. Sortir, marcher au hasard sans but précis. Juste une petite heure pour prendre l'air de l'automne. Au retour, me prélasser atone sur mon canapé usé et plonger mon regard vers l'image de votre beauté. Et pourtant petit, je n'étais pas casanier. Je passais ma vie dehors, accroché aux branches des arbres ou jouant au ballon. Je suis sorti de chez moi constamment jusqu'à l'âge de vingt ans. Et puis la vie de couple m'est apparue alors je suis resté à l'intérieur. J'aurais peut-être dû prolonger la tradition de m'inviter chez les unes et les autres, à l'improviste comme à l'accoutumée. Frapper les portes les unes après les autres pour voir si vous auriez été toujours là, désireuses de me recevoir. Pour continuer à nous raconter des histoires, pour nous embrasser occasionnellement, pour toucher le velouté de vos peaux soyeuses. Tout se perd

décidément. Le temps finit par gommer les souvenirs de complicité les plus tenaces. Alors que rien faire de la journée, le temps n'aurait rien à effacer. Ainsi n'aurai-je plus à éprouver la nostalgie douce-amère de voir disparaître mes chères souvenirs, de me dire aussi que ces illustres moments sont bel et bien derrière moi et que jamais ils ne reviendront. Perdus pour toujours. J'aime le temps qui passe, bien qu'il m'arrive ce soir de le trouver affreusement assasin.

M'attire à la brunante
Aimant captivé
J'irai au couchant
Déposer à vos pieds
Ô éminentes cambrures
Une offrande
Limpide à vos yeux
Immortel maintenant
Notre désir
Eclatant

Ma foi, voilà un joli acrostiche. Pas de quoi en faire une overdose non plus. Juste de quoi accrocher son cœur au bout de mon hameçon. Cela suffira-t-il pour retenir son attention ? C'est un peu ridicule, non ? Peut-être devrais-je assortir mon poème grotesque d'une rose blanche ? Et là, c'est bon, je peux rentrer chez moi habillé d'un complet trois pièces pour l'hiver. Tant pis, j'attendrai qu'une princesse charmante passe me prendre sur sa Harley Davidson. Hé ouais mec, tu n'as vraiment rien compris aux femmes modernes. Bouffon éculé par les illusions romantiques d'un siècle évaporé où se croisèrent notamment quelques grands noms de la littérature. Reviens sur la terre ferme et fais le point. Tourne l'objectif dans le bon sens, tu verras. Va falloir que je range mes délires vieillots dans mon tiroir et que je le ferme à double tour. Et ensuite j'avale la clé ou je la jette dans le premier ruisseau venu.

Mes images, mes rêves. Si vous pouviez me survivre, exister en dehors de moi. Mes belles et si séduisantes images. Vous êtes ce qu'il y a de plus beau et de plus essentiel dans cette vie. Tout le reste n'est qu'une lassitude qui s'enroule sur l'axe du temps. Hélas, je ne serai jamais tout à fait là. Tant pis pour moi disais-je. Me souvenir de mes nuits éclairées par vos précieuses présences et par essence si éphémères. J'ai conscience de cet immense privilège. N'est-il pas extraordinaire d'avoir accès à des représentations ? Quelle chance mon Dieu, quelle chance inestimable ! Merci la vie. Sans elles, je ne pourrai pas continuer à mal vivre. Sans elles, je serais déjà mort depuis longtemps. A l'heure où j'écris ces quelques mots, un tas d'os quelconque reposant dans une fosse communale m'aurait définitivement remplacé. Et mes images alors ? Puis-je les transmettre à la génération future ? Désigner du doigt des héritières ? Jamais vous ne devriez disparaître. Pour l'instant, je suis toujours là et si las, hélas, avec mes images et mon embonpoint. Et quoi qu'il advienne, je n'aurai vraiment aucune peine à m'évanouir, tant ma vie fut riche et comblée par vos soins, fréquemment palliatifs. Je vous prie mes images de demeurer à mes côtés pour le restant de mes jours. Ce qui est triste, vraiment triste, c'est devoir vous perdre pour une immense nuit où vous ne serez plus.

Des feuilles jaillissent régulièrement de mon ventre, les unes après les autres écloses. En perpétuelle gestation, elles sortent de moi parce qu'il faut bien que quelque chose en sorte. De cette sortie de papiers parfois mon abdomen se tord de relents d'amertume. Je le sens, elles bougent frileusement mes pousses fielleuses. Elles se chargent de toute la peine que je porte et viennent au monde avec le même désespoir que leur procréateur. A la fin, je vous prie de recevoir mon découragement distingué en même temps que les cahiers de Malte Laurids Brigge du poète tué par une rose. Un dialogue sur les possibilités de vivre. A l'heure tardive où je referme mes feuilles, ma rose se ferme et se replie à l'intérieur de mon ventre. Pique et pique et colegram, me piquera-t-elle un matin sans crier gare ? Pour l'instant, dans ma forteresse habitent une rosacée et des ramettes. Et c'est grâce à elles si je suis toujours là. Comme une possibilité d'en vivre chaque jour et de profiter de leurs constances. Je n'ai plus qu'une rose dans la panse et des feuilles de papier, des images dans la tête et deux enfants à charge. That's all folks !

La nuit dernière, j'ai refait le saut de l'ange après une longue période d'abstinence. Du haut de mon plongeoir, je saute dans le vide et redresse le vol avant de toucher terre. Au-dessus des promeneurs, je vire et virevolte à l'aplomb de la place qui donne sur la mer. Des demeures baroques se dressent autour d'elle. Homme planeur, tel un oiseau de chasse, un rapace solitaire cherchant une proie sur laquelle fondre. Fondre en douceur, quitte à verser des larmes sur elle. Ma proie aura fait de moi un simple captif, un prisonnier consentant. En prenant de la hauteur, pourrais-je mieux t'apercevoir ? Où es-tu cachée ? Dans les vagues de la mer ? Dans une tanière à l'ombre du soleil ? Le principe d'incertitude vaut en toute chose. En physique comme en amour. Me réveillant, j'en ai profité pour redescendre. Dehors, il pleut et le vent se déchaîne contre les arbres. Il fait un temps à rester cloué au sol.

Trois poules dans un poulailler picorent du pain dur. Ce n'est pas facile la vie pour certaines. De causes insoupçonnées en effets inattendus, que de surprises pour la plupart mauvaises. Elles ne croyaient pas en arriver là les chickenasses. Et pourtant, elles y sont dans la volière, le nez dans les graines, à ingurgiter les expériences désastreuses. Bienvenue au royaume de la vanité toute-puissante. Du "je fais n'importe quoi et j'en suis fière". Du "je ne comprends rien à rien mais j'assume". Trois poules de trois couleurs différentes picorent du pain dur, une blonde, une brune et une rousse. Elles ont été élevées en batterie. En fait, elles sont les échantillons identifiés d'une transmission générationnelle de la fatuité. Cot cot cot codec ! Elles font bien les poules. Je pense que nous devrions les envoyer en éclaireuses sur des planètes à coloniser. En cas d'extinction terrestre de l'humanité, nous serions alors dignement représentés dans les autres systèmes solaires. Les pauvres extra-terrestres sidérés. Envoyer d'ores et déjà vos dons à : martiens au bord de la dépression, satellite 3028, boîte astrale HD 69009.

Quelques mots seulement. Pour conserver le souvenir de cette rencontre avec l'amour. Amour devrais-je écrire, avec un petit a devenu grand. Ce que j'ai éprouvé ce matin est supérieur en intensité à tout ce que j'ai pu ressentir jusqu'à présent. L'onde de choc s'est propagée jusqu'aux limites de l'univers. Je ne l'ai pas quittée des yeux pendant au moins vingt bonnes minutes, complètement abasourdi par tant de charme. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau à ce jour. Elle est sortie du wagon, a disparu noyée dans la foule. Et je me suis senti si triste de la voir s'éloigner, si accablé par le sort. J'ai eu envie de

pleurer, j'aurais tellement voulu la retenir. Quelques mots simples pour me souvenir de cet échange de regards. C'était elle, c'est sûr. L'amour s'impose en une fraction de seconde comme une évidence foudroyante. Puis vient l'envie de ne pas perdre. Je vais sillonner le monde pour la retrouver. En long, en large et en travers. Jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ma mort. Non finalement. Je vais laisser ces idées romanesques aux écrivains et héros futiles. Et je reprendrai mes autres trains avec l'espoir de l'apercevoir. Si je pense encore à elle demain. Si court et si exceptionnel ne suffira malheureusement pas à maintenir l'image intacte. Mon Dieu, maudit hasard, me voici ce soir avec une putain de douleur dans le cœur. Merci quand même. Ce fut le moment le plus considérable de mon existence.

Sans attaches, sans entraves. En deux mots, sans famille. Libre comme l'oiseau seul. Malgré cela, j'aime les grandes familles soudées, là où se voient fréquemment des tas de cousins et de cousines qui jouent ensemble. Un plein de petits-fils et de petites-filles. Enfant, j'eusse apprécié ce sentiment d'appartenir un clan. A fortiori adulte. Ce n'était pas prévu à mon programme. Rien à faire avec des familles qui n'en sont pas. Mes filles, restez unies, vous serez au moins deux en permanence. Et deux de votre génération, vous n'aurez semble-t-il pas d'autre choix que de le rester. Une seule cousine pourra se joindre à vous et c'est tout. Si à trois, vous pouviez remmailler ce qui a été défait depuis un bon bout de temps. Faire taire en vous le siècle des inconstances et des mauvaises circonstances. Eviter d'intérioriser l'incommunicabilité de vos parents et la mienne en particulier. Je vous le souhaite en fait. Rendez-vous dans une petite vingtaine d'années pour le résultat de la course.

Ultime solitude dans une chambre d'hôtel d'un faubourg crasseux. La crise de delirium tremens approche. Glauque, j'ai deux ailes au cul, de quoi pouvoir m'envoler dans les hautes stratosphères. Tout est possible. La preuve, je suis encore en vie. Néons de merde qui clignotent sans cesse. Si seulement ils pouvaient s'éteindre. Comme vous et moi. Aujourd'hui, le menu fut copieux. Ce matin, j'ai vu un juif bourré aux tics se rendre Place de l'Etoile en train bondé. Et grand-mère se réveillant d'un long sommeil déclame son matricule. 5 chiffres indélébiles gravés dans la peau. Nous ne sommes que des numéros me dit-elle. La seule liberté que nous ayons est de nous soumettre ou de se suicider me chuchote-t-elle. Ou fuir tant que la terreur n'est pas mondialisée. Très bien. Difficile de nos jours d'appeler un matou basané un chat noir. Putain, je suis allergique aux poils de cons. Partout, ils vont et ils viennent pourvoir mon délire de persécution. Jeune fille étendue sur mon lit, laisse-moi admirer tes petits seins évanescents. Je ne maîtrise plus cette autre vie qui se couche sur mon papier. Ce matin, j'ai vu également un nord-africain tabasser sa femme dans le hall d'une gare. Prends ça chienne, tu n'iras pas bosser, je te l'interdis. Que personne ne bouge surtout, je vais l'achever la salope. Ah ouais ? Normal. Tu veux que je t'aide ? Un petit coup de main ? Un grand coup de pied ? Tous les hommes sont des tueurs en puissance. Mortelle désillusion. Enfant, dans la rue d'à côté, des flics étaient venus coincer un meurtrier chez lui. Ils l'avaient embarqué, les menottes aux poignets encore recouverts de sang-froid. Elle regardait aussi la scène mon Hélène, ma première fascination. Qu'est-ce qu'elle était belle avec ses longs cheveux de reine. La haine contre l'amour. Pink est resté à l'hôtel ce soir, enfermé dans ses quatre murs. Il voudrait hurler toute sa haine et tout son amour. A l'expiation les démolisseurs d'âmes. Concrit le conscrit qui s'écrie en vain : bordel, mais qu'est-ce que je fous dans cette galère d'apostrophés en tenue de combat ! Vas-y mon gars dans la nuit hivernale

construire ta tente par moins quinze. J'ai offert la demi-bouteille de champagne que ma femme m'avait envoyée au capo, sans rancune fils d'officier germain. Moi, je me tire ailleurs, je regagne ma litière. Je ne serai jamais un écrivain reconnu, je m'en fous connard. Je te caresse dans le sens des poils ma dissidence. Je sombre dans la vulgarité facile, c'est bon, c'est jubilatoire. Viens par-là jeune fille que je te récite mon madrigal. Je t'ai dans la peau et ça fait mal à mon cœur d'animal. Pour toi, je conserverai galants et raffinés ce qu'il me reste d'élan. Ce matin, j'ai passé en revue ma désolation d'être parmi vous. Et ce soir, le vide est immense dans la chambre impersonnelle. En plein désert occidental. Mon âme souhaite l'amour. Des voix s'élèvent pour lui dire comment s'en passer.

Ma coupe est pleine d'exaspération. C'est bon, je rends mon tablier. Double vie, double je, il est temps pour moi de distancer mes contrariétés. L'opus suivant s'intitulera "Dernier tango à Orléans". Que du concret en perspective. Changement de cadre, changement d'air. C'est Noël pour l'instant. Il y a des boules et des garnitures de guirlandes dans le sapin. Et une rampe de bougies lumineuses pour l'éclairer. Les cadeaux ne sont pas encore affalés à son pied. Une bougie dans une cage renvoie des arabesques sur le mur. Des chantages s'invitent chez moi par les haut-parleurs de mes deux enceintes. Dehors, il fait froid. Je suis bien à l'intérieur malgré l'éternel agacement. Ne pas gagner, ne pas perdre, ne plus rêver, ne plus désespérer. Il y a d'autres intérieurs à travers le monde. Lorsque j'étais petit garçon, j'en ai visité un certain nombre, constamment bringuebalé. Mon père m'emmenait parfois dans les maisons et appartements de ses nombreuses conquêtes. Je me souviens de l'une d'elles. Je la trouvais fascinante avec ses deux nichons pantagruéliques. Elle habitait un immeuble haut le long de la Seine, quelque part à Alfortville. Deux secondes, je consulte ma mémoire pour retrouver son prénom... Fräulein Birgit, non ? Trou noir, j'abandonne. Je donne ma langue à la chatte.

Monsieur ? Oui ? Vous avez une tumeur cérébrale sur le nerf auditif... Comment ? Prochainement, je meurs ? Probabilité infime monsieur. Elle n'est pas cancéreuse, vous êtes à Paris en 2006 et vous avez de quoi payer. Ah oui, j'oubliais. Mais au cas où, je voudrais vous dire. Qu'est-ce que je voudrais vous dire au fait ? Rien, merci. Oui, cela serait ennuyeux que je m'évanouisse sans avoir déclaré ce qui ne pourrait plus se murmurer. Soldes les dossiers en cours. Crever les abcès du silence. Demain, je vais dire à ma maman que je suis très reconnaissant de tout ce qu'elle a fait pour moi. Je ne suis pas qu'un vilain petit canard dédaigneux, qu'une sorte de mauvais fils. Pourvu que je ne meure pas avant demain soir. Il est l'heure d'avouer sans perdre de temps.

Sérieux chérie. Non, je ne déconne pas pour une fois. Ce que ma vie deviendra dans un futur proche, je m'en fous. Je m'en tape grave. You see what I veut dire ? Non ? Dommage que tu ne partages pas mon évidence. Tu serais plus relax, moins chiant. Ma récente philosophie, c'est que la vie est dynamiquement pénible. Tu vois ? Je vais te faire un schéma dialectique, tu vas finir par percuter un jour. Après moi le déluge. Moi, je suis d'un cool. Pourquoi devrais-je m'emmerder avec les vérités des autres ? Donne-moi une seule bonne raison d'adhérer à cet amas de prétentions ? A l'impossible, nul n'est tenu. Cela tombe plutôt bien en ce qui me concerne. Tant pis pour toi. Tant pis pour vous. Laissez-moi maintenant me repaître dans mon champ, brouter tranquillement les herbes tendres. J'aime le rouge éphémère des coquelicots, les pétales gigantesques des tournesols

et les coccinelles qui se posent sur mon bras. Et les vaches qui pissent bruyamment. Je n'aime pas devoir ressembler à quelqu'un que je ne suis pas.

Une pensée pour elle. Une pensée pour la mer nourricière et la terre patriarcale. Une fleur pour mon origine. Jour de fête d'hiver à Châtenay-Malabry. Amour de fête. Célébration de l'amour avec tous ceux qui m'aiment et que j'aime. Enfant, je faisais le sapin avec ma grand-mère. En montant sur un tabouret, j'en terminais la décoration en fixant l'étoile du berger à la pointe de la plus haute branche. Et les filaments d'or se déversaient alors sur les autres branches. Ne pas tomber de la chaise surtout. Le poêle réchauffe la salle à manger, la télévision est allumée et grand-père s'active pour mettre la table. Il y aura du boudin blanc en entrée, des huîtres laiteuses de Marennes pour les grands et une grosse dinde pour tous. L'image d'une jeune charentaise m'apparaît soudain, récoltant dans le froid les coquillages d'Oléron. Née un jour d'août dans un petit village. Saint-Just en Charente-Maritime. Pauvre jeune fille et le fier breton débarqua juste avant la guerre. Sur la photographie jaunie de leur mariage, j'ai versé plus d'une larme de mélancolie. Elle vit en moi et s'éteindra avec moi. C'est l'heure des cadeaux. Un peu d'attention et d'amour. Soins nécessaires pour que le petit-fils ne meure pas de chagrin. Sapins de Noël, je ne vous oublierai pas de sitôt.

Ce qui vient de loin s'écrit. C'est étrange ces mots qui bondissent. Je ne suis pas certain qu'ils m'appartiennent vraiment. Petitjoseph et moi. Je réalise la dichotomie qui s'opère. L'autre et moi, je finis par m'habituer à sa présence. De vous à moi, lui je ne sais plus très bien. Il me berce et m'endort en me contant une histoire, la mienne. Deux je et dans un je un il. Parfois, il me surprend, je dois en tenir compte. Faire attention qu'il ne me déborde pas trop. Oui, parce que celui-là ne serait pas très convenable, j'en ai bien peur. Au moins deux en un, si ce n'est plus. J'apprécie qu'il me fasse l'état de cette autre existence que je mène en parallèle de l'officielle. Mon autre vie, cette intuition confuse qu'elle vit pour elle-même. Résolument, je suis bien au nombre minimum de deux. Yang masculin et yin féminin. Plutôt Gainsbarre pour Gainsbourg.

Un grain de sable vient de s'immiscer dans l'engrenage de l'habitude. Les mensurations de cet événement inattendu sont convaincantes. Notamment le 99 de tour de poitrine. Deux trucs de malade. Dans la série des bombes A, la jeune dissolue vient de pointer les bouts de sa paire de jumelles en direction d'un pauvre homme. Je te vois, tu me vois. Le premier de nous deux qui craquera aura une tapette. Et où ça la tapette ? Sur nos postérieurs comme disait Elisabeth. Un yaourt, une claque sur chaque fesse et au lit. Dans toute relation, il y a une réalité pulsionnelle sous-jacente. Ah bon ? répond le mari infidèle. Je n'étais pas au courant. Promis, juré. Si je mens, je vais en enfer. Quelle bonne idée jure-t-elle. Serait-il intéressant dans l'existence de se donner une chance de comprendre ce que nous avons dans le ventre ? Pas sûr. Prends ça enfoiré, c'est le service de porcelaine de tes aïeux. Telle mère, telle fille, j'aurais dû m'en douter. Non, pas le rouleau à pâtisserie sur la tête. Regarde à l'intérieur, j'ai une surprise pour toi. Je t'ai déjà dit d'arrêter de me prendre la tête avec mon intérieur. Désolé, une obsession récurrente. Comprendre ? Pourquoi faire ? Moi, mon besoin, c'est de te désigner coupable et d'endosser le rôle si confortable de la victime. Elle s'appelle comment la chaudasse ? Heu... Maryline comme la nuisette du même nom, qu'elle porte avec le string ouvert sur le devant. Pitié, pas les testicules de papa, elles peuvent encore servir. C'est drôle,

infernale, grave et si théâtrale une fin de règne. C'est quand même un comble de devoir supporter ce qui est tellement inutile.

Vieille dame aux cheveux blancs qui habitait une maison à Bobigny. Une arrière-grand-mère qui ne fut pas à moi et qui me prodiguait tout de même ses bons soins. Je me souviens encore de l'histoire du grand cheval jaune qui parcourait la forêt noire. J'avais peur comme lui des ombres versatiles et des bruits inconnus. Peur de ce qui peut surgir de nulle part et me réduire à l'état de poussière. Le cavalier mongol brandissant son épée du haut de son étalon me décapite. Je perds la tête, je tremble d'effroi devant Ivan le Terrible. Viens mon garçon, nous allons fabriquer des bougies avec des peaux de clémentines, je vais t'apprendre à les confectionner. Dans chaque enveloppe orange brillera l'âme d'un juste. Au centre de cette banlieue grise rayonnait une femme bienveillante. Une nuit, sa lumière s'est éteinte et elle, avec elle s'en sont allées, indissociables.

Je guette le marchand de glaces par la lucarne de la salle de bains. Je surveille l'arrivée de sa fourgonnette au bout de la rue. Le marchand de sables est déjà passé lui. Grand-mère, le voilà, je prends 1 franc sur le buffet et j'y vais. Je dévale les trois séries d'escaliers en dix secondes et je pousse la porte de l'immeuble du 3 Pilâtre de Rozier. Il n'a pas eu le temps de klaxonner pour prévenir de son arrivée que je suis déjà dehors. Une glace avec deux boules citron s'il vous plaît monsieur. Comme d'habitude. Voilà qui suffit à une joie temporaire.

Muse, ma muse, prends la peine d'entrer quelques instants. Donne-moi ta pèlerine hivernale que je l'accroche au portemanteau. Mets-toi à l'aise, je voudrais tant te parler. Je voudrais tant que tu me répondes. De quoi allons-nous converser ? Au bon vieux temps, nous refaisons le monde en imaginant des êtres plus perfectibles que nos cons fédérés. Et si aujourd'hui nous parlions de notre amour ? Plus que de le faire, que pourrions-nous en dire ? Un silence plane, deux anges passent. Je serai, je fus un pour toi et tu seras, tu fus une pour moi. La relation d'amour est de type un pour un et s'étire dans le temps inaltérable. Je suis si désabusé de vivre sans toi. Et voilà, tu repars vers d'autres berceaux où je ne subsiste pas. Quand la dernière bise fut venue sur la joue, j'ai su que l'hiver était proche. Morte saison que la froide dormance où le corps se replie en position fœtale et attend les premiers rayons prompts à susciter la régénération. Je ne sais plus. Me réveillerai-je un jour avec le cœur en fête ? Connaîtrai-je encore le sentiment immanent de l'amour ? Je n'ai plus que ce mot dans mon esprit désœuvré. Muse, je m'use. Je ne sais plus rien du tout. J'ai trouvé mon désert.

Deux lunes, je vois double. Est-ce une prémonition ? Année 007. Une nouvelle année très Bond en perspective. L'année de tous les changements assurément. Trois lunes, il faut que j'arrête de boire mon champagne rosé avec le Lexomil, ils finissent par potentialiser l'un et l'autre. Marrant trois bulles blanches dans le noir. Orléans Paris, une heure de corail intercités. Même pas peur ! En arrivant, j'irai me boire une rasade de gnôle chez Schéhérazade, histoire d'oublier. Etre presque rien, qu'est-ce que c'est reposant. Trop fort ! Les mots s'enlacent et se prélassent, je me vautre dans la soie et dans mon moi. Vous autres, avez-vous encore de quoi être fier ? Moi, j'ai fait le vide. Tout bien nettoyé, lavé, essoré à plusieurs eaux claires. J'ai vraiment réussi mon pari. Strike, la dernière boule vient de s'effondrer. Hé ouais, jackpot !

Oh oui, c'est bon ! Suçotez-moi encore le grand kiwi et son petit, tombé un jour avec les honneurs, alors qu'il menait une guerre contre des oreillons enragés. Il n'est, par contre, pas convenable de chuchoter la bouche encombrée mademoiselle. On ne peut pas faire deux choses en même temps. A un moment donné, il faut choisir paraît-il. Alors, que faites-vous ? Poursuivrez-vous vos tétés insoutenables ? Ou bien souhaitez-vous me parler de ce que vous croyez de vous ? Comme il vous plaira mademoiselle mais cessez tout de suite ce cafouillage, cela devient insupportable. Je puis recevoir avec un égal bonheur vos mots et vos aspirations. Il serait temps de mettre un peu d'ordre dans vos désirs.

Yes ! Entre deux rafales de vent, je me tiens debout sans vaciller. Droit comme un cierge de Pâques disait l'éminent argotier. Dépouillé de tous les attributs, je n'ai plus rien de propre à me mettre. J'aurais pu ne pas me réveiller. Allô la terre ? Pouvez-vous garder le sieur Petitjoseph à la surface quelques saisons supplémentaires ? Le temps pour lui qu'il réalise le chemin parcouru.

Quatre dans un compartiment de huit. Cela fait un siège pour deux. Paris Orléans dans l'autre sens. Même durée de trajet qu'à l'aller. Deux hommes, une femme et moi. Dès le départ, les hommes s'assoupissent, la jeune femme pleure et moi, j'écris ce que je vois. Après dix minutes, les deux humanoïdes sortent de leurs léthargies, la jeune explorée est inconsolable et moi, je continue à écrire ce que je vois. C'est à dire qu'il n'y a rien d'autre à faire. Les deux bœufs sont désormais accrochés à leurs téléphones portables. Au lieu de se parler directement, ils s'échangent des messages. C'est stupide, non ? En face, la crue se termine enfin. Je lui tends en silence un mouchoir en papier pour qu'elle sèche ses larmes. Mon psy faisait cela lorsqu'en séance je pleurais trop. Elle s'est mise à lire une bande dessinée intitulée "Les femmes en blanc". Cela va mieux en apparence. Psychanalyste de wagon. Il ne me manque plus que le titre sur ma carte de visite. Elle lit, un écouteur d'Ipod dans chaque oreille puis pose sa tête contre les rideaux vert immonde du corail. Elle ferme les paupières pour mieux faire taire sa douleur. Elle se contient plutôt pas mal. Ça marche, ça roule comme sur des rails. A l'extérieur du train comme à l'intérieur de ses yeux, il fait nuit noire. Je griffonne mon bout de papier au fur et à mesure. Les deux bourrins se lèvent, fin de l'excursion aux Aubrais. Dors jeune inconnue sur la banquette et expédie tes tracasseries dans les abîmes de ton esprit. Plus de problèmes, jamais. Des trombes d'eau s'abattent sur Orléans. Merci me dit-elle du bout des lèvres avant de se rendormir.

Voir ce monde fait de tant d'erreurs et d'horreurs. Cela mériterait une remise à zéro intégrale. Tondre avec un grand rasoir, nettoyer à l'eau de mer et recommencer jusqu'à l'extinction de tous les orgueils imbéciles. Trop de travail en perspective. Il n'y a rien à espérer d'un quelconque sursaut de conscience. Deux bougies éclairent la crèche en pâte à sel que mes filles ont fabriquée pour Noël. Elles ne savent pas encore ce que vaut ce monde. Le seul salut serait de l'ignorer le plus longtemps possible.

J'ai décidé ce week-end. J'irai si possible jusqu'à quarante-cinq pages pour ce premier volet des danses de la dissidence. Dans les temps, au rythme d'une page par semaine. C'est la cadence de ma production vaguement littéraire. Livraison prévue le 9 juillet 007. En même temps que le déménagement dans le Loiret. Après toute une vie à tourner autour

de la capitale. Vais-je tenir le coup ? Je devrais peut-être prendre une assurance rapatriement au cas où.

L'errance des gueux bienheureux. La légende des saints buveurs. Partir en suivant l'étoile du berger. Musarder sur les chemins de campagne. Vagabonder dans les rues impures de la grande ville. Ceux-là ne souhaitent pas faire partie du ramassis des suffisants. Comme je les comprends et comme j'admire leurs dérives. Celles qui les poussent en silence à l'agonie solitaire. Pas un mot, pas un cri de révolte. Quelle magnifique acceptation. Les grands esprits de la petite histoire sont ceux qui ont vu juste. Moi, je suis assis dans mon fauteuil au chaud, je mange des truffes au chocolat et je bois mon porto rouge. Je suis un ancien fils de gueux qui se prend pour un petit bourgeois. Et pour couronner le tout, je pars m'installer parmi les notables provinciaux. Et ma sécession alors ? Je continuerai à la vivre dans l'intimité de ma cachette, le tout petit mètre carré que je forme avec mon bureau. Mes mots sont l'expression de ma désunion volontaire. Et au bout, tout au bout du chemin, il y a un vrai désert qui m'attend.

Drôle d'allure mon curseur ce soir, il ressemble à un petit vermisseau hésitant. Bref, je suis dans l'attente d'arrêter une position. Laquelle ? Je n'en sais rien. Partir entièrement ou rester un peu ? Un pied à Orléans et l'autre à Paris, la flèche de l'église de Pithiviers située au bon endroit. Oui, je sais. Je suis un peu mal foutu. Comme beaucoup de bretons, j'ai une jambe plus petite que l'autre. Cela se voit à peine à l'œil nu. Pas très confortable en fait. N'étant pas très souple, je risque d'emblée une rupture des adducteurs ou de m'empaler lamentablement sur la pointe du clocher. Faudrait voir à ne pas plaisanter trop longtemps. J'apprécie ces moments où les soubassements de la décision prennent corps, Oui ou non ? Le décret sera pris en une fraction de seconde et sera irrévocable, aboutissement sonore d'une longue et muette décantation. Dans un instant, je sors les pour et les contre et je les lance sur la table de ma destinée. Pas de compromis cette fois. Il y a une chose tellement importante que je viens seulement d'apercevoir vraiment. Etre présent le plus possible pour mes filles est un argument de taille qui doit être ma préséance absolue. Alors oui, par arrêt du 9 janvier, je m'engage à demeurer corps et âme dans l'Orléanais à compter de mon atterrissage sur la rive sud de la Loire.

I'm in love disait la chanson. Je l'écoutais en boucle à l'époque et je pensais fortement à elle. Elle ou une autre, peu importe. L'idée étant de penser constamment à l'une de vous. Comprenez-vous mes belles obsessions ? L'une après l'autre sans discontinuer. Sans temps mort, avec toujours une image en vue. Heureusement que vous êtes là. Je ne vous demande plus grand chose en retour. De me regarder quelquefois et d'aller votre chemin sera suffisant. Dans la tombe, j'emmènerai une somptueuse collection d'images. Comme d'autres macchabées emportent leurs objets familiers. J'adorais ses yeux couleur aveline et ses longs cheveux blond vénitien. J'adorais plonger mon regard dans son décolleté, précisément à la séparation de ses deux seins. Pourrais-je demeurer dans une telle perfection pendant longtemps ? Un peu seulement ? Tu as eu un projet différent, l'envie de te maquer avec un voyou un brin violent. Tu étais de celles qui aiment les fessées convenablement administrées à heures fixes. Pourquoi ne l'ai-je pas su, j'aurai pu suivre un entraînement intensif. Trop doux, trop naïf à l'époque. Un jeune con à peine déniaisé, c'est sûr, ce n'est pas une pièce de musée à conserver trop longtemps, surtout pas à exhiber devant les copines impitoyables.

Il y a des jeux occasionnellement amusants. Prenez par exemple une américaine puritaine en stage d'entreprise, parlant assez mal le français, assez mal pour ne pas connaître les noms d'animaux. Vous lui tendez une photographie d'un veau marin et vous lui demandez d'un air détaché : do you know what it is ? No ? Really ? It's a phoque ! Et là, normalement, devant l'expression offusquée de la pudibonde amerloque, il est de bon conseil de tourner les talons rapidement avant que la justice divine s'épande sur vous. Pété de rire je fus.

J'ai envie, oui j'ai envie de te bisouter mon sucre d'orge. Et vlan, ramasse celui-là et pan, récolte celui-ci. Les lèvres collent, impossible de les dégager. Serais-tu mon âme sœur siamoise ? Je vais rester scotché mon petit pot de super glue pendant quelques heures. Pour un peu, deux ou trois jours devraient convenir. Si je m'écoutais, j'irai jusqu'à un mois, guère plus. On se rend mieux compte dans la durée si de réelles affinités se présentent. Sinon, j'appellerai un chirurgien sachant décoller les revêtements dermiques. Et hop la comme dit la crêpe sautée dans la poêle alsacienne, l'affaire est conclue ou débouclée.

Ça swingue, c'est l'éclate totale dans la casbah. Ça parle n'importe tomawak. Avec des ouilles et des inches à ne plus savoir quoi en faire. Voilà un os qui s'insère par mégarde. Putainche, c'est ouf gravos ! Hé ouaiche, tu l'as dit extra bouffite. Etonnant, n'est-il pas ? Incroyable cette chevauchée fantastique de mots tordus, déroutés et inventés. Je parle comme je veux donc je suis. Et je n'en ai pas fini, je les écris aussi. Au secouille !

Léger je deviens. C'est prodigieux tout de même. Il faut se rendre à l'évidence, je n'étais pas le candidat idéal. Dans la catégorie des indécrottables, j'ai été neurinommé cette année meilleur espoir masculin. Et j'ai gagné mine de rien. Mes pères d'adoption m'ont reconnu. La palme d'or du meilleur psychanalysé de France est attribuée à monsieur POP. De quoi en laisser plus d'un sur son séant. Comment est-ce possible ! D'habitude, cela ne marche jamais ! Hou ! C'est du bidon ! Les sifflets retentissent dans la salle de projection. Il l'a payé son analyste ou quoi ? Eh oui, pas qu'un peu ducon ! C'est aussi un peu pour ça. A l'imposture, à l'usurpation ! Des preuves, nous voulons des preuves ! Alors, tu fais moins le malin ? Et là, je réponds du tic au tac : contre rien, pouvez-vous quelque chose ? Heu... non. Voilà, vous avez votre preuve les détracteurs. Circulez, je vous ai assez vu bandes de cloportes.

Moi, je ne sais pas si j'ai eu d'autres vies avant celle-là. En partant de celle en cours et en prenant la machine à remonter le temps de HG Wells, je m'incarnerais volontiers dans d'anciens destins si je le pouvais. Au XVIII^e siècle en France, malandrin à mon compte et détrousseur d'aristocrates jupons m'auraient été fortement agréable. Dépouiller les nobles de leurs accessoires inutiles m'aurait enchanté au-delà de toute espérance. Sous le règne de la belle Néfertiti, j'aurais bien fait scribe accroupi, exclusivement employé à la rédaction de son journal intime et à la narration de ses ébats intimes. En précurseur, photographe orientaliste au XIX^e siècle pour concilier mes passions du cadre et du presque rien. Eunuque dans un sérail de l'Espagne mauresque au XI^e siècle. Philosophe dans le boudoir au temps de la Révolution Française afin d'enseigner à de jeunes servantes les vertus délicieuses de la soumission sexuelle. Maître Chen Zuoqian pour l'immense

privilège de posséder une épouse et trois concubines. Ma foi, voilà une pléiade de fonctions qu'il m'aurait été agréable d'occuper.

Je me lâche, c'est clair. Il faut que je me ressaisisse. Tenue indécente prohibée. Propos provocants refusés. Pendant qu'un jeune dessinateur en herbe croquait une fille séduisante dans le bus, je me faisais la réflexion que personnellement, je l'aurais bien croquée ailleurs que sur le papier. Heu... ça devient du grand n'importe quoi. Faut que j'arrête. Papa, il est fou mais pas aussi bête qu'il en a l'air, selon l'expertise de mes jolies mômes. La vérité sort de la bouche des enfants dit la sagesse populaire. Alors je ne vais pas les contredire puisqu'elles ont probablement raison. Sûrement que cela ne va pas s'arranger en vieillissant, comme toutes les tares sur le tard. Fou qui s'en fout de presque tout.

Le grand homme est décédé. Il était si... et son aura tant... qu'il a indiqué le chemin à suivre à une foule de... Un très grand homme vraiment. Enfin..., maintenant qu'il n'est plus, ils sont tous aussi... les uns que les autres. Vous comprendrez que je ne peux pas en dire plus. La cérémonie va commencer. Ils sont tous là avec..., je m'en voudrais de... Peut-être devrais-je me mettre en retrait. Ne faisant pas partie du..., je n'ai pas vraiment de légitimité à... Bon courage tout de même. Non, parce qu'il en faut. Mourir, c'est... et rester en vie si... Bonsoir madame.

Je tombe de sommeil, il est 21 heures. Le coude sur l'accoudoir du fauteuil, mon avant-bras fait ce qu'il peut pour supporter ma tête. Je sens que mon coude ne va pas tarder à riper. Et ma tête de s'écrouler en même temps. Heureusement que mon cou est là pour la retenir sinon il n'y aurait plus qu'à se baisser pour la ramasser. Faudrait pouvoir la poser à côté de moi pour qu'elle se repose en paix. Apportez-moi une guillotine et un bourreau, que je mette mon plan à exécution. Homme sans tête. Au bout d'une pique révolutionnaire, elle prend l'air. Cela va lui faire le plus grand bien. Rien de mieux pour reprendre des couleurs. C'est vrai, je me trouvais un peu pâle récemment. Un peu de lassitude sûrement, quelques contrariétés administratives. La médiocrité révoltante de certains de nos établissements nationaux n'est plus à démontrer. Cela me procure d'irrépressibles envies de vomir, me fatigue et me récurer le visage. Poves nases.

Tout le monde doit ressembler à monsieur et madame Lambdas. Moi, mon nom est Insignifiant et mon prénom Etre. Bonsoir, je m'épelle Etre Insignifiant. On s'appelle, on se fait une bouffe ? A moins qu'une touffe vous tente ? Se purger de temps en temps, cela ne peut pas faire de mal. Un peu d'herbe fraîche et au lit. Sans oublier la fessée d'Elisabeth. En attendant, pouvez-vous me passer le plat des six fours ? Oui, j'y suis allé cet été. J'ai trouvé la plage un peu décevante. Il y avait sur le sable de drôles de bêtes botoxées d'à peu près partout. J'ai dit à mes deux filles, surtout ne ressemblent pas à ces choses vulgaires. Non franchement, ce n'est pas obligatoire. Elles m'ont répondu d'accord papou. Je me suis senti rassuré. Et le champagne derrière vous, cela ne vous ferait rien de m'en servir un peu ? C'est à vous cette jolie moule qui vous tient le bras ? Lui arrive-t-elle de se détacher de temps à autre ? Si je la transperce avec mon couteau suisse, elle se dégonfle en s'envolant dans toutes les directions ? C'est à vous le corbillard noir qui trône sur le trottoir ? En entrant, j'ai vu des jeunes de banlieue qui étaient en train de le repeindre en rose de tarlouze. Non, je déconne. J'adore plaisanter avec les gens pédants comme

vous. Un peu riche, agressif et grossier, c'est ce qui se fait de mieux de nos jours non ? Et la moule, vous l'avez pêchée sur la côte d'azur ? Une chose est sûre, vous êtes bien assortis. Aucune faute de goût. Félicitations monsieur et madame Lambdas. Un dernier truc. Si vous pouviez éviter de vous reproduire. A force de donner le mauvais exemple. Sympas, merci.

S'abreuver sans répit. Je capture tout ce qui passe. Je prends tout, des têtes aux pieds. Tous les morceaux sont bons à absorber. Et je ne recrache rien. Même les plus vilaines disgrâces s'éprouvent. Les sens qui se terrent en dessous des apparences méritent des mots. Mettre des mots en précepteur des vocables. Je suis un traducteur d'images.

Je creuse un sillon dans votre sillage. J'ai mis en route la marche automatique. Je poursuis tel un chien le rond de tissu cousu sur votre jean, à l'endroit exact de l'embouchure de votre orifice honorabilis. Droite, je vais à droite. Gauche, je vais à gauche. Tout droit, je file tout aussi droit. Où vous irez, j'irai. J'ai une petite heure de pointe à combler, cela tombe plutôt bien. Triviale poursuite du regard. Gros point de mire, je ne quitte pas votre rondelle des yeux. Marcher, c'est bon pour la santé.

Ligne 1 du métro parisien. Heure de pointe. Différente de celle du dessus. Rien à consacrer sinon une grosse fatigue. Je venais de la surface grouillante. Mon tour est passé, j'ai passé mon tour. Je ne fais désormais plus partie de cet univers. Finie la dolce vita aux terrasses des cafés à la mode. Finies la jeunesse et l'insouciance. Finies l'effervescence et les effusions enflammées. Je suis devenu étranger à ces atmosphères. Drôle d'effet. Par mon parcours intérieur, je me suis propulsé tout seul en dehors. Dans l'intestin du métro, j'ai fermé les yeux et la bonne oreille, insensible aux corps écrasés et aux borborygmes des conversations. C'est bon, je suis mûr pour la relégation provinciale. A moi les promenades dominicales sur les bords désertées de la Loire.

Le sens commun n'a pas de sens. La transcription des significations collectives est une interprétation du vide communautaire. Le sens commun n'a qu'une seule vocation. Nous guider vers la disparition de l'espèce. Seul le sens de ma vie a un sens. La somme de nos symboliques individuelles n'est pas suffisante pour contrecarrer le sens de l'Histoire. A mon sens. Comme quoi le sens n'est pas tant le fait de comprendre le contenu de l'existence, c'est d'abord une direction, une orientation. Le sens unique de ma vie, c'est disparaître à terme. C'est à dire que peu importe ce qu'il y a dedans, si cela a du sens ou pas. Si je me donne la chance ou le courage d'en saisir des fragments. Si je ne saisis rien, je suis alors conforme au sens commun de l'Histoire. Stephen Hawking nous a récemment prévenus. Il est l'heure d'envisager une exportation de notre vacuité vers d'autres sphères car nous ne devrions pas atteindre, selon son anticipation, le 22^{ème} étage de la brève histoire du temps humain sur la planète Terre. Une dernière petite mousse avant d'aller dormir ?

Etrange comme je ne vous aime plus.

Ne pas parler des mal-être conjugaux. Cela ne se fait pas. A moins de quelques confidences à des adeptes du sens commun. Souvent des femmes entre elles. Pas de quoi en faire une généralité. Il arrive aussi qu'un bonhomme se confie à un ami dans les

vestiaires, après une bonne douche. Tu sais quoi ? Non ? Si, je te jure. Ah ouais ! Quand même. Vu d'ici, ça n'y paraît pas. Franchement, tu ne me l'aurais pas dit, je n'aurais jamais deviné. Comment veux-tu aussi, ce n'est pas évident. Normal tu sais. Les années, les habitudes, la routine, cela ne favorise rien. Pourtant, pourtant... je ne me l'explique pas. Une femme aussi, comment dire, jolie ? Ne le prends pas mal mais moi, je lui boufferais le cul tous les soirs au dessert. Bon, c'est vulgaire, je te l'accorde. En fait, c'est une image tu vois ? C'est électrochoc tu comprends ? Un procédé thérapeutique pour que tu réalises à quel point tu as de la chance. Ah, c'est vrai, cela fait du bien de se livrer. C'est vachement agréable de pouvoir compter sur un bon copain. T'as raison mon pote.

Ecrire ? C'est devenu un réflexe conditionné, l'expression même de ma dissidence, ma rupture avec le sens commun. Le Titanic va couler, je suis aux fesses du navire et j'admire ces gens qui vont périr dans un même élan salutaire. Je ne vous avais pas prévenu. Non. Je me joins à vous avec acceptation et plénitude. Tellement enchanté par cette merveilleuse nouvelle. La mer d'ordinaire nourricière fait valoir son droit de préemption funèbre. Plus de joies, plus de peines. Plus aucune conscience n'habitera le presque rien.

D'ici à demain, il faut impérativement que j'apprenne à faire mes lacets tout seul et faire de la bicyclette sans roulettes, au cas où cela puisse être utile à quelque chose. Il faut également que j'intègre les us et coutumes pour rentrer dans le rang. Dire merci à la dame et ne pas mettre mes crottes de nez sous la table. Il faut aussi que j'apprenne à faire des lessives et repasser mes chemises sans les brûler. Il faut absolument que j'apprenne à conduire une voiture et que je valide mes acquis professionnels. Et puis quoi encore ?

Pourquoi faire des choses ? Pour vous faire plaisir ? Mange ta soupe pour faire plaisir à maman. Joue au football pour faire plaisir à papa. Apprendre, c'est faire plaisir à ses parents. Dans mon cas plus que tout autre. Faire plaisir pour qu'ils ne m'abandonnent pas, pour qu'ils me reconnaissent. Pour qu'ils m'aiment tout simplement. Et si je n'avais rien appris, m'auraient-ils aimé tout de même ? Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de reconnaissance. Tout ce que j'apprends ne sert plus que ma seule cause, mon envie exclusive. Afin que je puisse m'en sortir seul, avec ma solitude. J'ai tellement souffert petit. Tant d'efforts pour ne pas décevoir. Et la sensation désespérée de ne rien récolter en retour. Tu auras beau faire, tu ne recevras aucune récompense affective. Quarante ans d'attentions, d'applications, de vigilances pour entretenir le fantasme d'une possible compréhension réciproque. Rien, personne ne semble avoir saisi le personnage et ses attentes. Suis-je si déroutant, impénétrable, bizarre ? Voilà un modèle définitivement pas courant. En effet, j'ai jalonné ma vie d'incongruités, perpétuellement ravitaillées par cette souffrance indomptable. C'était sans compter avec la destinée. Je suis un miraculé bientôt immatriculé dans le Loiret.

Pour des gueux, ils se tenaient plutôt bien mes Petitjoseph à moi. Il y avait un piano dans la chambre du fond, de la musique classique aux quatre saisons de Vivaldi et un dictionnaire sur la table de la salle à manger constamment ouvert. Il y avait quelques livres sur des étagères au fond à gauche, près de la grande fenêtre. Pas de grande littérature mais de quoi enseigner quelques rudiments prosaïques. A quinze ans, je sortais mon premier jet mystico-poétique. Un gars avec une mèche en travers du visage déclare à la mer son désir

de se perdre en elle. Un grand moment de niaiserie juvénile. Et cependant, en le relisant, je me concède une certaine ingénuité désaltérante malgré un style encore plus emphatique qu'aujourd'hui. Si, c'est possible. Je crois me souvenir que sur les bons conseils de mon père, un éditeur avait souhaité me rencontrer. Mon récit déclamatoire avait alors reçu un accueil plutôt complaisant. Et vous pensez en écrire d'autres dans un avenir proche ? Non, désolé. J'ai une thérapie qui se profile à l'horizon. Revenez à la sortie, Je vais être dans l'impossibilité d'écrire pendant au moins dix ans. Et après, je serai intarissable et généreux. De mon enfance, j'ai laissé la musique et j'ai pris les mots. Je suis un auteur littéraire. Cela me fait plaisir de me baptiser ainsi.

A Strasbourg, alors que j'y travaillais en dilettante la semaine, je me rendais de nombreux soirs dans un refuge pour hommes expatriés. Un restaurant sise rue des Charpentiers. La petite Suède. Tout un programme. Il y avait là, derrière son comptoir, une femme d'envergure considérable. Une matrone plus proche de la napolitaine que de la scandinave. Elle faisait probablement son quintal. Elle était radieuse, maternelle, protectrice et infiniment douce. Le restaurant n'était pas grand, tout au plus une salle de vingt mètres carrés et un pilier en son milieu. Je venais régulièrement au début du service pour être certain d'avoir la table attenante à son comptoir. Nous pouvions alors deviser aimablement de la vie, des plaisirs et des turpitudes. J'avais devant moi une mère que j'ai adoptée durant quatre mois. Ce fut une vraie peine de me séparer d'elle. Elle aimait les bouquets de roses blanches. Et dans le saint de cette sainte, j'ai succombé au charme irrésistible de la blondeur nordique.

Dans la nuit froide se sont évanouis les rêves démesurés et les désirs inassouvis. Il faut avoir envie le matin de se réveiller pour une longue, trop longue journée de labeur. Vivement ce soir que je me couche. C'est encore la meilleure position que je connaisse. Debout toute la journée, cela finit par devenir éreintant. J'éprouve une grande admiration pour celui qui sait garder toute sa vie l'espérance de croire en un monde meilleur. Il en faut de la candeur, de l'énergie, de l'intelligence pour entretenir cette flamme intacte et arpenter sans repos les sentiers de la fatalité. Moi qui cultive depuis peu la foi exactement contraire. Et c'est allongé sous la couette chaude que je l'exprime le mieux. Je suis ravi de constater que je dépense moins d'énergie, que le peu qui me reste de naïveté sert à mes filles et que probablement je ne suis pas très intelligent pour être aussi fataliste. Tout cela me va bien. Voilà une autre forme d'humanisation réussie. Bien, je crois que c'est bientôt le moment d'aller faire ma place dans le lit. Tourner en rond plusieurs fois avant de s'arrêter là où ce sera le mieux pour laisser l'esprit s'échapper. Mes rêves formeront de belles pensées et mes pensées s'envoleront comme des oiseaux migrants vers vos corps offerts. Alors, une fois de plus, je reverrai cette inaccessible étoile et je rêverai de cet amour grandiose auquel je ne puis prétendre. Je suis infirme et incapable de me soigner. Les autres ne m'ont rien fait. Voilà, je le sais depuis toujours. Depuis que j'ai ouvert les yeux et jusqu'à ce que je les referme, je serai un perclus de l'amour. Mon esprit est triste et mon cœur répand sa peine en vagues de sangs amers. Je touche ce soir au plus inextinguible des chagrins. Mon corps se disloque et les larmes perlent. J'erre dans la chambre de mon désert, ahuri de savoir que des gibiers de potence m'attendent demain matin à l'aube pour m'éteindre définitivement.

Et alors ? Vous aussi, vous mangerez des pissenlits par la racine. Remarquez, avant d'en goûter la saveur, pas facile avec les cercueils en chêne massifs et les caveaux bétonnés. Même la mort perd de son charme. Les corps engrais ne font plus pousser les jolies fleurs à la surface. Notre terre. Celle sur laquelle nous avons le loisir de vivre sans rien respecter. Ni la vie ni la mort. Signe annonciateur du mauvais temps qui se prépare. Vous avez opté pour le pire, le pire approche. Ça va faire mal. Ecoutez-moi mes filles, je vais vous raconter une histoire avant de vous coucher. Une petite histoire pas trop longue. Une fable orientée express. Des hommes entre dans un tunnel obscurantiste et n'en ressortent jamais. Pourquoi font-ils cela papoune ? Parce qu'ils ne valent rien mes amours.

Baiser, juste un baiser. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses. Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Baiser, juste une bonne baise. Pour passer le temps, c'est bien ça. Testament de Kubrick, dernière réplique. Il n'y a pas que lui. Ils sont plusieurs dans le coup, on appelle ça un gang band. Parce que les amerloques, ils ont toujours une longueur d'avance. A se demander pourquoi. C'est vrai, c'est irritant à force. Moi, j'appelle ça des visionnaires parfaitement éclairés. Il n'y a que cela d'à peu près agréable à la réflexion. Alors, pas tant de chichis. Mais monsieur enfin ! Seriez-vous devenu complètement fou ? Je n'ai pas de temps à perdre avec la bagatelle, j'ai une carrière à mener jour et nuit, sept jours sur sept. J'ai reçu une morale en héritage à laquelle je suis bien obligée d'adhérer. Et puis je défends tout un tas de valeurs, que je ne peux certes pas énumérer là tout de suite, mais où ce que vous proclamez n'a pas sa place. Je ne peux pas à cause de ma déontologie de femme mariée. Tant pis pour vous. Vous ne savez vraiment pas ce que vous perdez. Moi, oui.

Je croyais tous mes maux irrémédiablement enterrés dans la terre ferme. Et voilà que soudain, ma vision se brouille, s'embrouille. Impossible de me débrouiller. Le réflexe est encore là. Je plonge la main dans la poche de mon pantalon. Ma petite boîte verte toujours prête à rendre ses services. J'en sors deux carrés blêmes et je les glisse sous ma langue experte. Je suis avec mon œil droit en plein brouillamini visuel. Pas de panique, je connais le rituel. Attendre une vingtaine de minutes pour que les interférences s'estompent. C'est juste un peu désagréable d'avoir l'impression de devenir aveugle. C'est tout, la confusion est finie. Je suis comme d'habitude fatigué par ce énième acharnement. Entendre à moitié. Ne plus voir que d'un œil. Prochaine étape de ma destinée ? C'est somme toute dans l'ordre de mes choses. Me restent un testicule et une oreille. Pourquoi pas qu'une prune.

C'est beau ça. C'est bossa ma super nova. J'ai envie de ça sans le moindre émoi. Sur moi, rien à déclarer. Je suis le presque rien consacré, l'insignifiance personnifiée. Ce n'est pas une raison pour ne pas me contenter. Contentez-moi. Je reprendrai bien un peu de ça. Juste une petite louche de vous. Vous et moi. Je suis devenu le majeur à faire glisser dans vos draps, à ramasser dans le creux de vos mains expérimentées. Vos pupilles s'illuminent de cent émois lorsque vous mordillez le bout de mon doigt. J'adore vos yeux bleu marine et le dessin de vos lèvres fuselées. C'est beau ça, l'unique perfection de ce monde. Et moi, dans tout ça ? Je m'interpose et me pose sans impostures ni postulats, jusqu'à l'heure de la rétrogradation pour cause de sénilité.

N'est-ce que ?
A l'excitante
Thé à l'amante
Heure naissante
A nos envies
Libidineuses et
Irrésistibles
Est-ce que ?

Un petit hommage tardif pour la route. Trois fois rien. C'est égal à moi-même. C'est à dire pas grand-chose. Quelques mots qui partent dans les airs et choient de tristesse sur le papier. Cela ne respire pas l'euphorie positive. Triste sire. Je te plains infiniment mon amie, ma compagne de tous les jours. Je ne suis pas un homme avec lequel il faut vivre matrimonialement. Recroquevillé, amputé des deux bras, cœur blessé. Je ne sais pas donner dans la durée avec constance. Je me plains beaucoup. Ma défaillance sentimentale n'est pas coupable, elle est viscérale, si profondément ancrée dans mon ventre que je ne vois pas comment l'ôter sans me déchirer l'âme. Rien à faire. Je ne vaudrais pas un kopeck comme mari.

Ça sonne ! Je vais ouvrir. Normal, il n'y a que moi dans le studio. J'ouvre la porte sans méfiance. Ma !?! Qu'est-ce que c'est que ça ? Une forme totalement biscornue, lisse et translucide comme du latex. Un préservatif géant surmonté d'une tête de femme asiatique. Dieu de l'univers, est-ce possible une telle création psychique ? La voilà qui se projette sur moi, décidée à m'engloutir tout entier. La seule issue de secours est de sortir de mon rêve et vite. Quitte à gueuler très fort et à réveiller toute la maisonnée. C'est fait ! Ouf, vraiment ouf de soulagement. C'était quoi ce truc de malade ? Un rapport avec l'IRM de contrôle que je dois passer aujourd'hui ? Pas envie d'être expédié dans le tube aseptisé de la machine ? Il est vrai, le tunnel n'est pas très encourageant. La dernière fois que j'y ai pénétré, c'était pour la mauvaise nouvelle de ma tumeur. Bien, j'y vais quand même, contraint et obligé. Une petite intraveineuse de gadolinium, plus que deux minutes à stationner dans le cercueil ouvert et c'est terminé pour vous. Cela tombe plutôt pas mal, mes boyaux ventraux tressautent tout ce qu'ils peuvent. Votre tubulure d'admission au paradis, j'ai encore un peu d'embarras à la supporter. Ouf, me voilà dégagé, rhabillé, soulagé. A moi la salle d'attente, l'antichambre des funestes dépêches où de jeunes cassandres vaquent à des tâches administratives. Une sculpture en bronze trône au milieu des attentistes. Elle représente une femme aux yeux bridés, une eurasienne assurément. Je reste pétrifié par cette apparition, complètement effaré de voir devant moi le visage de mon rêve, incapable de comprendre.

Sur la route d'un désert désespérément plat, une borne indique Tozeur à 48 kilomètres. Un chauffeur local conduit un 4x4, je suis assis à ses côtés. Derrière, une bande de joyeux aoûtiers fredonnent des chansons de chez nous. Le conducteur pense à sa femme et ses enfants. Son épouse se meurt d'une tumeur plus redoutable que la mienne. Il travaille huit heures par jour, à s'en défoncer les vertèbres. Avec l'espoir d'offrir à l'éluë de son cœur un voyage pour Paris, où elle pourra profiter d'un traitement performant. Il a un cœur gros comme une pastèque mon ami arabe. Je me suis branché sur la fréquence de sa remarquable sensibilité. Je comprends cet admirable dévouement. A

sa place, je ferais pareil. Je me tuerais à la tâche, aussi ingrate soit-elle, pour que mes filles gardent l'espoir de conserver leur maman vivante. Dix ans après, j'aimerais savoir si son abnégation a fini par payer. Je pense souvent à lui, à son humilité et à sa conviction. Quelque part dans le désert, une famille vit heureuse. Plus heureuse qu'elle, je n'en connais pas. Parfois, la distance n'est pas si longue pour atteindre le toit de la félicité. 48 kilomètres d'une ligne droite et au bout, c'est là.



EVANESCENCE



Cela devient tranquillement insupportable. Elle qui attend et qui le suit. Lui qui se tait et qui la fuit. Elle et lui sont en crise comme beaucoup de couples contemporains. S'en sortir ? Au commencement, tout est affaire d'intimité avec soi-même. Sinon pas de pont pour communier avec l'autre. Faudrait peut-être arrêter les délires, réinventer l'amour. Évacuer le champ de bataille. Entre toutes les croyances, je vous convie à la dignité d'être humain. Je ne suis pas né pour être une bête de sexe, un amoureux sans espoir, un ascète lointain. Non, je ne crois pas. Et vous, que vous reste-t-il de conscience de vous-même ? Moi, je voudrais vivre un amour en paix. C'est mon unique intérêt.

Dans la nature se promène une jeune femme de vingt-cinq ans qui a eu le même papa que moi. Je ne la reverrai probablement jamais. C'est sa destinée que d'avoir eu un demi-frère sans pouvoir le côtoyer. J'aurais pu passer dans l'au-delà sans qu'elle le sache. Elle pourrait passer de vie à trépas sans que je le sache. Nous n'avons pas eu l'opportunité de nous connaître. Certains ont eu à cœur que cela ne soit pas réalisable. Nous allons dans le monde comme deux étrangers. Ce que nous sommes. Ce que d'autres malveillants ont souhaité. Il est peut-être indiqué de se dire adieu dès à présent. Adieu mon autre demi-sœur.

Inventorier la mémoire. Images qui repassent en boucle sur mon cinémascope. Je recherche les preuves d'amour. Celles qui m'ont fortifié et qui m'enrobent encore de leurs rayonnements démonstratifs. Amour, as-tu été là ? Le plus communément évanescents. A plusieurs endroits, je t'ai reconnu. Si l'amour est le meilleur, que vaut le pire ? La majorité temporelle du reste. Reste une durée beaucoup trop longue à endurer, synonyme de vide. Où il ne se déroule rien de plus que les contraires de l'amour. L'essentiel du temps humain ne sert que les causes du mépris et toutes les expressions de la haine. Quelques exceptions par-ci, par-là. Des justes, des saints et quelques bénévoles pas nécessairement élus au suffrage universel. Trente tueurs à gage contre un désintéressé. La cote n'est pas favorable. Les mains en l'air. Un peu plus de quoi ? D'a quoi ? D'amour ? Tu viens d'où ? T'es d'ici ? C'est quoi ce comique troupière ! T'es con ou tu t'entraînes ? Dégages avant que je dégaine.

Je l'ai échappé belle. Belle est l'échappée solitaire. Rien à regretter. Pas de remords en vue. Définitivement bannies les allégeances affectives. Je vais si bien sur la hauteur de mon plateau que je ne suis pas prêt à replonger dans l'arène. Fini le champ de bataille. Réformé pour cause d'inaptitude à la révérence. C'est tout aussi bien que P4 à l'armée. Les glorieuses manifestations de ma démobilisation. Je ne fais plus la guerre. Je me suis désarmé tout seul. J'ai déposé les arsenaux de la mauvaise foi et de la bonne conscience dans les mains de mon psy, qui en bon manœuvre s'est fait un devoir de les ranger sans me les rendre.

Combien de fois ai-je cru atteindre mon belvédère ? Une, deux, trois ? Une bonne demi-douzaine de fois ? Que de certitudes instables, de fausses joies, de refrains désespérés à chaque reprise d'hostilités. Variations concomitantes des phénomènes psychiques faites de fixations et de régressions. Pour franchir un palier, il est nécessaire de retomber pour effectuer un bond en avant. La montée en solitaire est ponctuée de chutes libres et de trous d'air, de remontées spectaculaires. Aujourd'hui, j'ai passé la tête au-dessus des nuages et le ciel est étincelant. J'ai l'assurance définitive de ne plus jamais

rechuter. Après quinze ans d'enfer, j'ai enfin renoué avec la lumière des jours. Je suis si bien là-haut, si seul et si tranquille. Ne bougez pas, je vous envoie l'ascenseur.

Ne pas se rendre compte, c'est bien aussi. Vous avez raison. C'est qu'il en faut du courage pour vivre avec une représentation intime de la vacuité. Je préfère pour autant la conscience de mon vide existentiel à vos remplissages déshumanisés. Remplir forcément, bourrer jusqu'à la gueule, régurgiter les surcharges. Tout est possible. Tout. Pourquoi s'en étonner, s'en émouvoir, s'en plaindre ? Il est si normal de saigner, d'égorger, d'émasculer, d'exciser, de presser, d'harceler, de broyer, de violer, de contraindre au silence. Tout sera toujours possible tant que vous vivrez. En attendant, il faut impérativement que je me fasse à cette idée quasi-irrévocable qu'aucun amour vrai ne devrait se révéler jusqu'à ma disparition. Je vais m'acheter une montre demain que je garderai toujours sur moi. Rien ne presse, j'ai pour moi la lenteur. Cela va s'écouler cool, se consumer lentement comme une kool allumée.

Mon compte est bon, mon vase est plein. Je suis tout seul à partager ma vision d'un monde sans agressivités. Me voici en effet délivré de tous les sentiments de culpabilité. Je ne puis m'en vouloir d'être ce que je suis. Et ce que je suis n'a aucune raison d'être décrié. C'est comme ça, c'est suffisant d'être quelque chose en somme. Si je ne vous plais pas, laissez-moi. Comprenez bien qu'il n'est plus utile de charger la mule. Vos poids lourds glissent sur moi. Je dépose vos cargaisons à mes pieds, bien résolu à ne plus les prendre en charge. Je ne suis plus le porteur de vos angoisses et le receveur de vos mauvaises imprégnations. Désolé. Prière de vous adresser à d'autres prévenus.

Où suis-je ? Là-bas. Dans les bras d'un endroit que je ne connais pas. Ailleurs, là où mon esprit me transporte. Une voix radiophonique me parle. Une autre dans ma tête fait des phrases que je n'entends pas. Assez de cette vie. Regardez seulement ce que vous avez fait de moi. Et ce que j'ai dû accomplir pour m'en sortir. Ni l'un, ni l'autre. Vous n'en êtes pas capables. Je pose mes valises dans mon nouvel univers. Il faut que je marque mon territoire. Est-ce le mont Oural que j'aperçois au loin ? Je garde une bonne et longue vue. Elle pourrait se révéler essentielle pour quelques anticipations. De quoi parachever mon destin. J'ai des choses à faire dans un proche avenir, à inscrire en lettres capitales sur le front de ma conscience.

Je n'y arrive pas. Cela ne veut pas sortir. Je pousse pourtant, aussi fort que je suis bête. Sans résultat. Pas trop fort non plus. Rien ne sert de se faire du mal. Il serait plutôt question de se faire un peu de bien, pour changer. Qu'est-ce que je pourrais bien faire ? Et là, les vautours me répondent en chœur : il n'y a rien à faire sinon passer avec le temps. Il suffit. C'est le strict minimum me direz-vous. Demain, tout arrivera pour qui sait attendre. Demain, oui bien sûr qu'il se passera quelque chose. A dans pas longtemps.

Que fait cette oiselle palmipède sous ma douche ? Elle est toute saumon comme une flamande d'Anterwep. Peu banal l'ansériforme. D'où vient-elle ? La porte d'entrée est fermée à double tour. Sort-elle d'une de mes pensées délitées ? Pouvez-vous me passer la serviette rose ? C'est la couleur de ma robe naturelle. Mais certainement demoiselle, le temps pour moi de détendre le bras et de vous la tendre. Cela me procure tant de plaisir que je ne puis refuser. Puis-je vous regarder sortir de ma douche, vous ébrouer au sortir

de l'eau et vous sécher avec mon drap ? Je ne sais plus qui fait quoi. Au revoir me murmure-t-elle. Je vais prendre mon envol par la fenêtre ouverte. Vous ne restez pas un peu ? Je puis vous préparer une tasse d'Earl Grey assortie de quelques scones. J'adore la bergamote et vous êtes déjà si loin. Est-ce un miaou que j'entends derrière la porte de ma chambre ? Une petite chatte aux pattes menues fait des ronrons. Elle porte de minuscules chaussures et des minis bas noirs. J'espère qu'elle ne perd pas son pelage, je suis sensible aux poils voltigeurs. Un thé à la menthe ? Elle infuse depuis ce matin dans l'eau bouillante. Devant la délicatesse de votre minois, je succombe. Une envie tyrannique de vous prendre dans mes bras. Je vais fermer la fenêtre au cas où il vous prendrait le désir de vous échapper. Vous retomberiez sur vos pattes et moi, agonisant sur le dos, j'implorerais une quelconque divinité pour que vous veniez à nouveau ronronner derrière ma porte. Vous restez brune féline ? Un nuage de lait avec l'infusion ? Je vous ai commandé l'exubérance et la tristesse de deux violonistes russes. Et des montagnes de mignardises pour persane de velours. Etes-vous sûre de vouloir demeurer avec moi ? Oui ! Alors je vais glisser dans ma peau de guépard pour vous plaire. Chatoyons ensemble par nos ondoiements rapprochés. C'est l'heure de la théière et des effleurements tant attendus.

Bonjour monsieur le boucher. Vous allez bien ce matin ? Il fait un peu frais pour la saison mais on ne va se plaindre. Il y a souvent pire ailleurs. Alors monsieur le client, qu'est-ce que je vous mets qui vous ferait plaisir ? J'ai de la bonne viande bien fraîche, tendre, sans gras superflu. Très bien, très bien. Un conseil pour me la faire ? Heu... la hacher serait du gâchis. En même temps un peu trop jeune pour aller dans une cocotte. Je la verrais bien à la poêle, revenue avec quelques échalotes. A déguster ensuite avec un bon vin. J'ai hâte de la voir. Ne bougez pas, je vais vous la chercher, je l'ai entreposée dans le frigo. Sinon, eu égard à sa taille, peut-être pourrais-je la fourrer ? La bourrer avec une bonne farce ? Oui, pourquoi pas après tout. Dans ce cas-là, n'oubliez pas de la recoudre après l'avoir remplie.

Je ne voudrais surtout pas avoir une vie passionnante. Je n'ai qu'une existence banalement extraordinaire. Je ne voudrais fondamentalement pas vivre au milieu, être dans l'Histoire en cours. Sans religion, sans grade, sans fortune, sans talent, sans nom. Retenez bien cette information capitale. Presque rien, une seule croyance, un seul sentiment. Cela aussi est possible.

Ça vaut bien des délires surréalistes, des visions de visons largués dans la cité. Ça vaut toutes les tares du monde, tous les rêves bizarres, toutes les pensées immodérées. Ça vaut toutes les anormalités, les schizophrénies singulières. Ça vaut les larmes de la misère, les raisins de la colère. Ça vaut pour tous les condamnés, les milliards d'oubliés qui souffrent dans leurs coins. Ça vaut encore pour ce que certains appellent communément la vie. Ça vaut pour cette paix que j'éprouve en moi-même et cette autre paix à laquelle j'aspire et qui ressemble fort à ce désir de liberté. Celui si simple de souhaiter vivre à côté de mes voisins sans les déranger. Si la réciproque pouvait être vraie. L'utopie ne vaut rien.

Un petit roquet sur sa chaise perché tenait une vanité sérieuse pour orgueil. Maître Renard par le regard avisé lui tint à peu près cet éloge. Dis-moi petit merdeux, si ton arrogance est aussi abondante que tes fadaïses, t'es un crack à exposer dans les salons

sponsorisant la suffisance. Un label de qualité interrelationnelle, quoi ! L'autre, ne se sentant plus, descendit de son arbre et se mit à l'aise en enlevant ses pompes de marque. Maître Renard qui chaussait également du 42 s'empara des chaussures à 300 sacs et les enfila aussi sec. La moralité de cette histoire : c'est qu'il fait toujours aussi bon flatter les vaniteux pour mieux les déposséder. Pas de quoi en faire un fromage.

S'ennuyer. Le monde ab absurdo étalait ses incohérences sous mes yeux d'enfant. Ne rien faire pendant des heures, sinon scruter les confusions environnantes. J'étais l'ennui et le désœuvrement. J'étais l'enfant de la solitude. Je stationnais souvent quelque part, j'écoutais les bruits qui parvenaient de l'intérieur. J'ai appris à m'écouter, à me regarder dans le miroir, ne sachant quoi faire d'autre. J'ai finalement suivi un entraînement intense qui m'a sûrement aidé pour mon analyse. Des réflexes conditionnés assortis d'une prédisposition mystérieuse. Vingt ans de leçons particulières et quinze de travaux pratiques et forcés.

Donnons-nous une chance de décider de la paix. Même si vous deviez avoir besoin de quinze années pour comprendre l'enjeu, le jeu ne vaut-il pas la lueur attendue d'une chandelle ? Oui, cela vaut la peine. Entrevoir la lumière au bout des candélabres et des cierges, dépasser le futile espoir qui n'est rien d'autre finalement qu'une sempiternelle désespérance à la solde de la haine. Tout est faux, fossés et faussetés. Faut se taire. Les voix de l'amour n'ont rien à proclamer, elles sont par essence incompréhensibles. Que de mépris affichés, de railleries, de mauvaises caricatures, de procès infects, de suicides involontaires. Et tous ces auteurs nauséabonds qui pensent par la verve avoir de l'esprit. Faut-il d'abord qu'ils soient sans cœur ? Héritiers de pères en fils et de mères en filles, le masculin malin croît comme un cancer autour des tropiques. Le kyste gonfle, comprime le tronc cérébral et mes facultés se dispersent. Je supportais moi aussi la gangrène généralisée comme une tempête dans un crâne. Elle me fut enlevée. Cela n'a pas stoppé pour autant l'éclatement de la tumeur nécrosique sur le reste de l'humanité. Il faudrait que je sois prétentieux pour supposer que cela aurait pu s'arrêter avec moi. Les prières sont vaines, les bonnes résolutions dérisoires, les honnêtes desseins toujours contestés. L'univers est froid, méthodique, implacable. A l'heure fatidique de l'arrêt des cœurs, il ne nous sera pas donné une chance supplémentaire de recommencer.

L'enfance est un mot admirable. Les enfances de mes parents, je ne les connais pas. Et je méconnaissais en partie celles de mes filles. Au fur et à mesure des générations, il y a des intimités temporelles inconnues ou méconnues. Comme quoi l'intimité est le propre des êtres humains. Ce rapport de la conscience à tout ce qui la ravitaille est par nature impénétrable aux observateurs familiaux. Dans les foyers, des personnalités occultes se croisent sans cesse, se mélangent, tressent des habitudes et rêvent parfois d'une unité fusionnelle qui serait une sorte de pérennité à atteindre et à stabiliser. Même après l'orgasme, il est nécessaire de redescendre. Quitter l'illusion d'une convergence des énergies individuelles qui devrait tenir coûte que coûte. Surtout si cela doit fonder un idéal communautaire. Stop, il en va de vous et de moi. Du respect de nos intimités. Nous formons des collectivités d'âmes esseulées. Tout ce qui est mis en commun nous ramène à nos solitudes respectives et s'éprouve au cours de nos valse de nuits. Les parfums de nos ravissements comme les soubresauts de nos dépressions. Ils s'entêtent dans nos forteresses puis se jettent dans nos mémoires. J'aime ces heures subtiles où je puis

réfléchir sans bruits le contenu de mes jours. De temps à autre m'accompagne un nocturne pour piano. Ces morceaux de musique tendres et mélancoliques se prêtent si bien à ces temps de ressentis.

Intimité, mère porteuse du sens. Ma mère patrie, ma maison mère. Tu es la source, le point de départ, le refuge. Tu es si féminine. Le sens profond se porte davantage au féminin, c'est certain. Le sens courant se porte surtout au masculin, c'est sûr.

Lorsque je vais vous quitter, je vous ferai un aveu terrible : je n'ai pas fait assez pour vous. Je le regretterai tellement. Je me dirai dans ma fortification que je ne vous ai pas assez aimé. Vous comprenez ? Comprenez-vous cette autre vie que vous auriez pu avoir ? Si seulement vous aussi. Au lieu de faire n'importe quoi de nos dix doigts. Tourner nos langues sept fois dans la bouche. Une amabilité, c'est mieux qu'une médisance. Une caresse, c'est mieux qu'un entartage en règle. Je n'ai pas été assez tendre, je ne peux même pas m'en vouloir. L'héritage contre lequel il n'est pas possible de lutter. Etre le résultat d'une intériorisation, c'est le constat à admettre. Impossible de se soustraire, de se réinventer, de repartir de zéro. La programmation dévolue ne peut pas s'effacer. Très bien, c'est comme ça. Je vais tout de même continuer à poursuivre mon effort pour faire varier mon nuancier intérieur, maintenant que je sais le faire sans tensions.

Aujourd'hui, je vais me souhaiter un bon anniversaire. 1 an et déjà toutes mes dents. 1 an d'une vie banale, sans crises quasiment. 1 an d'une vie qui roule à l'ordinaire. Si commune, sans amour. Au paradis artificiel, la camée narcissique avance son pion. Toujours un coup d'avance. Imbattable au jeu du dernier mot. Elle ressort toujours gagnante. Je devrais peut-être arrêter de me prêter à ce jeu pathétique et féroce. Je n'ai plus le cœur à la guerre. Je suis un loser, un tocard. Si fier de l'être. Les contours de ma nouvelle existence se précisent. 1 an disais-je que ma tumeur est tombée pour que je revive. Pierre Petitjoseph, épisode I du 25 octobre 1965 au 28 février 2006, épisode II du 01 mars 2006 au 24 octobre 2037, date théorique de fin. 72 ans parce que sept et deux font neuf.

Ma transformation fait ton malheur. D'un côté comme de l'autre, nous pouvons parler d'avatar. Le mot signifiant autant la métamorphose que le tracas. Nous pouvons donc partager un avatar en deux. C'est probablement l'un des rares mots que nous avons encore en commun.

La musique stellaire m'envahit. Je suis étendu sur mon canapé. Mon ventre est lourd. Mes membres se contractent, rapetissent doucement. Retour à l'origine, je deviens une panse qui attire à elle tout son univers. Astrophysiciens, cherchez le ventre des galaxies. Ainsi retrouverez-vous la mère des mondes. Je suis devenue une boule condensée que la pesanteur attire inexorablement vers le centre incinérateur de la terre. Naître, vivre et mourir.

Où es-tu ? J'ai beau tourné la tête. Certes pas trop fort à cause de récents déséquilibres. Mais tout de même, assez pour effectuer des panoramas à 180 degrés. Je ne te vois toujours pas venir. Je t'espère tant. Faut-il que j'ouvre toutes les portes fermées ?

Faut-il que je tamise le fond des rivières ? Je cherche en effet un or si particulier. Il faudrait sûrement que je me donne de la peine pour te trouver, ma petite pépite dorée.

Rendez-vous ce soir à la gare du train fantôme. 23h09, quai numéro deux. Je t'attendrai, nous partons pour Istanbul. Aller simple. Ce sera une nuit de pleine lune. Notre départ sera célébré par une nuée de volatiles couche-tards qui danseront des valse effrénées. Sur le quai, des femelles ardentes éconduiront leurs soupirants éplorés pendant qu'une fanfare de déjantés joueront de la kalasnikov. C'est l'heure. La locomotive crache toute sa vapeur. Nous sommes dans notre cabine first class. Ma chouette a une gorge rarissime et un crin aussi noir que les ténèbres. Et la lune s'avance. Je rêve. Barbarella, ma divine guerrière amazone, me dévore lentement tel un boa constrictor. Je ne verrai jamais Istanbul puisque je viens de tomber sensuellement dans le ventre d'une femme fatale.

Ce qui n'est pas tolérable est le plus souvent condamnable. Celui qui n'est pas toléré doit être asservi ou contraint. Tenu par des sentiments et des attitudes diverses qui lui ôtent toute liberté de mouvement. La jalousie, la possessivité, l'inquiétude, le soupçon, le chantage, la peur font partie de ces difformités qui entravent la libre circulation des esprits et des corps.

Ai-je tout dit, tout écrit ? Pas vraiment. Il manque encore quelques éléments. Reste quelques questions à poser qui ne méritent pas nécessairement de réponses. Eh oui, il faut s'habituer aux interrogations où seul le silence sait répondre. Pourquoi quoi ? Je préfère nettement le comment du quoi. "Comment mettre quelque chose dans sa vie ?" ne vaut-il pas mieux que "Pourquoi mettre quelque chose dans sa vie ?". Franchement ? Il n'y a pas photo, sans aucun doute et autres émissions à effets de serre. Alors, avez-vous répondu ? Je vais ajouter un appendice pour relever la question. Comment mettre quelque chose dans sa vie qui soit en même temps agréable aux autres et à soi-même ? Vous n'êtes pas obligés de développer sur le champ. Vous pouvez prendre le temps de la réflexion et plus si cela s'avère peu évident.

Une névrosée courante se dresse devant moi. T'as pas du Lexo ? Je suis stupéfait. D'où sort-elle qu'il m'arrive encore de prendre mon stupéfiant ? Une intuition féminine ? Un besoin impérieux de se soulager qui l'a branchée sur ma fréquence ? D'accord, v'là un quart. A consommer avec modération. Fais tout de même attention, tout abus peut entraîner une accoutumance à une vie incurablement plate. Vas-y sous la langue et reviens me voir dans dix minutes. Merci me dit-elle peu de temps après, je me sens ragaillardie. Tiens, pour la peine, je vais te faire un bisou. Je vais rajouter sur ma carte de visite psychanalyste de bureau. Reviens si besoin est, j'en ai plein ma poche des cachous.

Qu'est-ce qu'il y avait dans cet utérus où je me tenais replié ? Etrange ce dépassement d'échéance. N'étais-je pas déjà en mauvais terme avec cette existence qui allait se présenter à moi ? Au point de rester calfeutré dans mon terrier amniotique six jours de plus. Non, je ne voulais pas sortir. Et puis ma mère en perdant ses eaux m'a instamment prié d'aller me faire voir ailleurs. Alors j'ai obtempéré, je suis allé prendre l'air parce que j'avais le mal de mer. C'était pénible à force toute cette flotte saumâtre. J'ai pu enfin me déplier, pas mécontent d'avoir à quitter ce refuge humide. Et si peu ravi de sentir déjà ce qui allait alimenter mon hébétude. Putain, des homos sapiens deux fois. La pire

des espèces. Moi qui supputais être un fils de guépard. Dans cet utérus, il y a eu la prescience de ce que j'allais devoir supporter, les autres et l'ombre de moi-même. Quand j'avais neuf secondes, je me suis mis automatiquement en mode veille prolongée et depuis, je vis sur la réserve. Des fois, mes batteries s'emballent et me sortent temporairement de ma lassitude utérine. Un jour de tentation suicidaire, je me suis demandé si une seule raison pouvait me retenir de rejoindre la matrice de la terre. Après discernement et par respect pour mon origine foncière, je suis arrivé à la conclusion que je n'avais pas le devoir de mourir avant ma maman.

Le fœtus ne sait pas qu'il est dans le noir. Le défunt ne sait pas non plus qu'il est dans le noir. Le premier ne voit pas, le second ne voit plus. Finalement, la vie est assez bien faite. La probabilité de percevoir le noir absolu est inexistante. A moins que cela soit le blanc absolu. Du noir au blanc ou vice versa, j'ai juste le temps de décliner mes variations de gris. Un peu aigri, je vais secouer mon gris-gris pour que la grisaille quotidienne reprenne des couleurs. Avant que mon ouvrage devienne un grimoire grinçant, je vais poursuivre mes griffonnages grivois. Mortel gribouilleur qui se grise tout seul de phrases alambiquées. Et si je vous faisais un grief. Mais quoi à qui ? Sans espoir d'y arriver. En effet, ce soir, je grimpe sur l'arbre de mon enfance dégrisée et plus rien ne compte. La cerise est parfois griotte et le poète musicien souvent griot. Envisager que mon corps grivelé se décompose à la lumière d'un désert africain est une vision hautement grisante.

Une possibilité non vérifiée ? Mince, trop tard. J'attends la prochaine éventualité avec détermination. En voilà une nouvelle. Instant suspendu où tout peut basculer. Pourquoi faut-il toujours qu'il ne se passe rien ? Pourtant j'étais confiant cette fois-ci, plein de bonnes résolutions. Merdum, encore raté. La suivante, je lui saute dessus, les deux pieds dans le plat. C'est apparemment si bon dans l'assiette d'à côté. Qui veut de ma truite sauce gribiche ? Assez de ces fantasmes qui ne se réalisent jamais. Envie d'exploser. Que mes bouts de chair parcourent le vaste monde, affamés, joviaux et licencieux. Pièces de freedom. Se contenter sans penser faire du mal. Aucune mauvaise intention, jamais.

Monsieur Martin ? A quoi cela vous sert d'être aussi con ? Non, parce que vous dites tout le temps que vous pouvez être très con quand vous voulez. Est-ce bien utile de l'être beaucoup quand très peu suffirait amplement ? Peut-être qu'il y aurait ainsi moins de ravages sur la terre. Rien de pire qu'un con qui se surpasse. Pour comprendre, je suis allé enquêter sur la connerie de monsieur Martin. J'ai fait appel à une sommité, un expert en intelligence. Bonjour monsieur David, j'ai une énigme à vous soumettre. Pourquoi monsieur Martin est-il aussi con ? Hum... Désolé, je ne comprends pas. A quoi cela vous sert d'être aussi intelligent ? Non, parce que vous dites tout le temps que vous êtes plus intelligent que les autres et vous ne savez même pas répondre à ma question. Est-ce bien utile de l'être beaucoup quand très peu suffirait amplement ?

Délire, délirant, delirium. Des lyres sur lesquelles se pose une voix céleste. Qu'il fait bon s'échapper en dehors des limites du terrain. Déposer les apparences au vestiaire. Sans artifices et sans accessoires, je laisse paraître mon être anormal. Je m'en tape de la couleur de mes costumes. De toute façon, ils sont tous gris. Délirante surréalité de mes compositions qui se désorganisent au fur et à mesure et brouillent la piste d'amerrissage.

Normal, il y a des centaines d'évidences à saisir comme autant d'hypothèses à considérer. Tant de chemins intérieurs à parcourir pour eux-mêmes. Ils nous portent et nous déposeront à la porte du ciel. Etes-vous satisfaits de vos propres itinéraires mes chers amis ?

Des amis, en ai-je encore ? Un, deux, trois, nous irons au bois de mon enfance admirer ma splendide solitude. Quatre, cinq, six, cueillir des cerises sur les branches des chemisiers. Sept, huit, neuf, je ne sais plus ce qui suit. Mes mots, je vous les donne. Qui souhaite en faire l'acquisition ne se dérange pas pour moi. Il suffit de mettre votre nom à la place du surnom de mon alter ego. Mes photos, mes récits, tout ce qui sort de moi ne m'appartient pas. Pas de C dans un rond pour moi. Pas un rond en perspective. A quoi bon un copyright ? Hein ? Pardon, je pensais à cet homo vulgaris, dont le squelette a été retrouvé dans la terre après plusieurs milliers d'années. Je me demandais le concernant. Non, je n'ai pas d'amis au fait.

Le sens s'invite dans l'absurde. Le nonsense n'est qu'un anglicisme du non-sens. Le quoi s'insinue dans le n'importe quoi. Et le comment dans le n'importe comment. Alors, que faisons-nous au juste ? Je dérive pour ma part sur le radeau de la Méduse et j'attends que Géricault m'immortalise. Je n'aime pas les tempêtes et les vagues monstrueuses. Je préfère les tâches d'huile étales entre le flot et le jusant. Pour ainsi dire la terre ferme sous mes pas. Et je m'enfonce alors dans les vallées et les grandes forêts immaculées, à la recherche de refuges où je pourrais écrire mes voyages dans l'imaginaire. Les délires de l'anachorète errant. Phrase qui précède résume plutôt bien ce que devrait être mon itinéraire, la direction de ma vie insensée.

Un abri à 900 mètres d'altitude. Isolé sur une montagne encore épargnée. Quatre murs, une cheminée, une fenêtre donnant sur la vallée. Une table, une miche de pain rassis et une cafetière. Un pucier pour s'allonger et se reposer les yeux. Et la lueur d'une bougie pour éclairer mes feuilles de papier. Dehors, la dépression produit des coups de vent bruyants, des bourrasques infernales. Les gouttes de pluie tapent aux carreaux. Sur la plaine là-bas, les nuages inconstants recouvrent la ville grisâtre. Dans ses rues, je ne connais plus personne. Je te regarde, étendue sur le lit, qui réfléchit la lumière de la chandelle. Tu as tellement insisté pour assister mon retrait du monde. Divine retraite sans flambeaux ni esbroufes. C'était si évident, si naturel de toucher la terre des hautes plaines. Depuis, tu es redescendue et ton image m'apparaît à chaque crépuscule du soir. Mon amie, ma muse qui hante mon esprit. Celle qui vit en moi et que je projette assidûment sur le devant de mon récent bien-être.

Ras-le-bol du gris uniformisé. Je vais me mettre au marron glacé et au petit crème. Brun-rouge et beige, du cou à la pointe des pieds. Marre du cynisme des petits gris. Je ne veux plus être assimilé à ces tribus malfaisantes.

Suis le mouvement du concerto. Suis les notes de musique sur la partition. Ecoute la truculence, la vivacité du morceau. C'est l'heure tant attendue de mon intraveineuse. Une petite piqûre de divagation tous les soirs avant d'aller mettre le gras-double dans le torchon. Fais péter le fusible Elisabeth. Non, parce que ce monde, je ne peux plus le voir, même en peintures. A moins d'un lumineux paysage de Corot ou d'un intérieur de

Delacroix. Ou encore la frimousse d'une rousse flamboyante encerclé par de longs cheveux bouclés. Sinon, ce n'est plus la peine de s'attarder. Quoique. Ce jour, j'ai croisé une jolie blonde comme je les affectionne. La chevelure lisse, la queue de cheval basse et un cul gigantesque. De quoi admirer sa bobine en étant confortablement installé sur son arrière-train. Tourne la tête un peu pour voir. Superbe ! Fais-moi un grand sourire de clémence, le petit oiseau va sortir. Attends, je sors le zoom. Avant, j'étais un apprenti photographe. Je capturais le temps et l'espace dans mon boîtier. Maintenant j'écris tout un tas de réflexions hâtivement construites, absurdes et sans intérêts. D'interminables élucubrations en bloc. Tu aimes aussi l'adverbe globalement ? Moi, je l'adore. D'interminables élucubrations globalement. A accompagner d'un geste caressant un globe fictif, c'est meilleur. Mais ne parlons plus de moi. Pars, je vais m'endormir seul la tête dans ta lune.

Couple. Elle et moi, nous sommes accouplés. Un couple d'inséparables. Accrochés au gouvernail de notre navire qui vogue tant bien que mal sur une mer moutonneuse. A tribord d'abord, dans ta direction. A bâbord toute, dans ma direction. Imagine une ligne droite avec un peu de toi et un peu de moi. Imagine un fil de funambule posé sur l'eau. Il ne fallait pas que tu tombes de mon côté, il ne fallait pas que je tombe de ton côté. Equilibre trop précaire, impossible à tenir pour l'un comme pour l'autre. Nous sommes tombés, chacun de notre côté. Et nous ne comprenons plus. Pourquoi sommes-nous devenus incapables de nous relever ? Un peu de toi et de moi sur un même fil. Nous n'y sommes pas arrivés.

Quelle belle occupation que celle d'analyste. Je me demandais ce que j'ai bien pu lui apporter. Oui, dans ce sens-là. Outre les tempos de ma grande névrose. Ces petits riens, un mot, une phrase, un silence qui font que la lumière continue à jaillir dans les consciences les plus averties. C'est sans fin. Je veux dire qu'un travail n'est jamais terminé, qu'aucune conclusion n'est possible. Mises à part ces quelques évidences intimes qui apparaissent au fil de l'eau incertaine. Difficile d'admettre cette vérité absolue. Devoir partir en laissant derrière soi une symphonie inachevée. Pas de quoi se plaindre, pas de quoi se lamenter. A utiliser uniquement dix pour cent de ses capacités cérébrales, ce n'est pas étonnant.

Et l'artiste s'enfonce l'air de rien dans le froid de l'hiver, pauvre et solitaire. Avec l'air d'avoir tout compris. Avec l'air aussi d'un petit piano dans la tête et des nocturnes si émouvants qui nous ramènent à nous-mêmes et à nos misères diverses. Non, il n'y aura jamais rien ni personne pour nous sauver. Nos derniers soupirs seront sûrement les ultimes expressions de nos finitudes. A moins que derrière l'épais rideau se tiennent des ramasseurs d'âmes. J'ai comme un doute sur la réalité de ce fantasme tenace qui occupe depuis toujours l'esprit de nos éminences. Car ils auront beau prêché l'immortalité de l'âme, je ne connais pas un seul vérificateur agréé. Facile de dire quelque chose qui ne peut pas être corroboré.

L'icône de mon adolescente occupe désormais une place réservée sur le parcage de mes nuits. C'est elle qui vient régulièrement me rendre visite pour me dresser les états de ma situation affective. Elle en est devenue la porte-parole. C'est elle qui me parle. C'est moi qui me parle. J'ai attrapé son visage pour que mon féminin soit dignement représenté

dans mes rêves. Elle est l'image de ma féminité. Voilà enfin une intériorisation tout à fait agréable. Ma déesse est venue hier m'informer de l'état stationnaire de ma consolidation émotionnelle. Je vais bien, je me suis réconcilié avec moi-même. Mon masculin et mon féminin cohabitent en harmonie. Les deux ont scellé leurs attentes iréniques. Les voici capables d'engendrer de nouveaux personnages, autres que monsieur Petitjoseph et moi. Ce soir, je suis avec mon oracle fier de vous avouer mon plaisir d'être un peu plus que moins que rien. Quant à toi, divine, ô ma divine, j'espère ardemment que tu resteras ma confidente intime pour le reste de mon siècle.

Je suis celui que tu sais. Je suis également celui que tu ignores. Tu n'es pas obligée de plaindre la prochaine. Parce qu'elle connaîtra peut-être celui que tu ignores et ne saura pas celui que tu sais. Les mauvais présages ne servent à rien. Ils sont juste les ferments d'une mauvaise rancœur. Qu'il faut juste ravalé avant de dire n'importe quoi. Moi, par exemple, je serai si heureux d'apprendre qu'un homme ait pu découvrir ce que je m'évertue à ne pas voir. Entends-tu ? Si comprendre ce que tu as dans le ventre n'est pas réalisable, alors donne-toi une chance d'être comprise par un autre que moi. Comprends-tu l'enjeu ? Ah oui, j'oubliais... nos enfants. Il ne faut pas qu'elles souffrent. Mince, zut, re mince, nous sommes bel et bien un couple.

Je glisse sur le versant enneigé de ma montagne sacrée. Un remonte-la-pente personnel me reçoit en contrebas. Tout schuss, je chasse les intrus avec une imperturbable indifférence. Je vous demande pardon, je zigzague. A la tombée du jour, je regagnerai mon refuge après avoir slalomé toute la journée en solitaire. L'année prochaine, je pars faire du ski les bras déployés comme des ailes.

Ai-je un quelconque mérite que je pourrais endosser ? Va chercher le chien. Arrête de remuer la queue comme cela. Est-ce que je gigote la mienne quand je suis content ? Non ? Bon alors, t'es gentil, tu te tempères maintenant et vite. C'est insupportable comme parfois la nature est excessive. Qu'est-ce que tu m'as ramené au fait ? J'ai dit un mérite, pas une vanité ! Fais gaffe, je vais t'en coller une si tu deviens insolent ! Si tu pouvais stopper également tes léchages de main, c'est intolérable ! Merci. Non mais tout de même, on n'est pas que des sauvages. Alors ? Tu m'as trouvé quoi ? L'ordre méridional du mérite ? Tu te fous de ma gueule là ? Je te laisse une seconde chance, vas-y je t'écoute. Le mérite d'avoir eu la vie à laquelle je pouvais prétendre. Oui, en effet, ça calme bien. La prochaine fois, tu resteras couché dans ton panier et j'irai faire la course à ta place.

Un jour, ne me laissant pas prendre par les bobards des grands charlatans de ce monde, je décidais de raconter au jour le jour la fin d'un univers. Les 30 dernières séances des marchés à la criée du Matouf. Le principe établi était stimulant. En plus de ma charge quotidienne de chef de projet formation à l'intérieur du palais, j'expédiais chaque soir un message relatant l'agonie des acteurs du marché. Les heureux destinataires de mon service, situé à l'extérieur de l'enceinte, recevaient ainsi des nouvelles fraîches du front de libération de la Bourse et se délectaient abondamment de mes chroniques croustillantes. Mes reportages quotidiens remportaient un vif succès, malgré des teneurs garanties en argot. Ce fut mon premier mérite littéraire. Dix petits salariés se souviennent encore des tribulations de Sharon la Blonde entrant dans mon bureau pour me pomper la tige, des pin's à veste rouge et du grand patron perché tout seul au sommet de sa tour d'ivoire.

Esprit critique, refus de la politique et exaltation dissidente. Tout ce qui fait une bonne partie de mon style était déjà en place ten years ago. Dommage que je n'ai pas gardé une copie de mes articles sulfureux.

Encore un dimanche soir sur la terre ferme. La voisine écoute de la musique. Comment le sais-je ? Je l'entends aussi. En fait, la voisine fait profiter à l'ensemble du bâtiment de ses goûts musicaux. Sauf qu'un dimanche soir à 21 heures, c'est limite. Son compagnon est parti depuis six mois. Je pourrais peut-être aller lui dire que j'ai compris pourquoi il s'est fait la malle après au moins cinq années de vie commune. Mais ça ne se fait pas ! Pourtant, ce n'était pas dur à appréhender. Le pauvre, il doit revivre et elle, dépérir un peu plus chaque jour. Comme il me plaît, comme je la plains.

Regarde ma sonate ce que tu me fais voir en moi. Les yeux fermés, je discerne mes appartements privés. Tous ces coins et recoins, ces antichambres obscures, ces corridors secrets. Et cette foule innombrable de navigantes qui parcourent sur de frêles embarcations des distances incroyables. Tout cela bouge, respire. Pour que mon geste s'anime et ma parole sorte. Etonnant tout de même ce principe de vie, tout droit sorti des entrailles de la mer. Comment ont-ils fait les premiers acides aminés pour apparaître dans l'océan ?

Fête de nuit dans la ville. Je ne sais plus. Il y a des drilles joyeux et des rabatteurs de joie. Il y a moi qui vais de table en table. En quête d'une bonne prise. Serial lover ou serial killer ? C'est selon la candidate. Je remonte une large avenue. Elle habite au premier étage mon ancienne muse. Son appartement est éclairé de l'intérieur. Je reste en face à faire le guet. Une voiture arrive avec des gens dedans. Une bande de jeunes fêtards débarque chez elle pour dîner. Je ne compte plus parmi ses invités. Elle était si intelligente et si névrosée. Elle ne me demandait pas d'être un autre. Serial lover. Congédié tout de même, pas son genre in fine. Alors je reprends ma déambulation nocturne. Une jolie blonde s'avance. Elle me propose de l'inviter à souper car elle n'a pas d'argent dans son sac. Elle attend de moi que je sois riche pour deux. Désolé ma belle, la cabane à frites là-bas qui sent d'ici le grailon fera l'affaire. Elle ne trouve plus rien à me dire. Déjà elle me demande d'être un autre. Viens poupée faire un tour dans mon terrain vague que je t'achève. Serial killer.

Rêver, c'est comprendre ce qui est, a été. Sera éventuellement. L'inconscient restitue la justesse des réalités en images symboliques. Mieux que l'esprit lui-même lorsqu'il est en éveil. Réfléchir le rêve, l'interpréter appelle la conscience à une prise de position. Sens rejeté car trop difficile à se représenter, à admettre ? Sens accepté en pleine lumière ? Il faut batailler ferme pour essayer d'entrevoir l'illumination. C'est qu'elle résiste cette foutue conscience. Mon chemin me conduit bien vers le haut, pas vers les bas-fonds de la folie. Je n'arriverai même pas à devenir cinglé. Bon, tant pis.

Je vous convie à une séquence du spectateur. Prêts ? Prêtes ? C'est parti mon kiki. Ce matin, comme beaucoup de matins, je prends mon bus. Il est en surcharge pondérale de passagers. Alors je reste devant, debout à côté du conducteur en habit vert. Je lui dis bonjour comme tous les matins. Il n'y a pas de contrat social sans politesse élémentaire. En arrivant à la gare du RER, il croise un bus qui vient en sens inverse. Les deux chauffeurs se font un signe de la main. Civilité de base, limite tribale. Les petits hommes

verts communiquent entre eux. Sorti du bus, je pénètre dans le rade où sévit Françoise la barmaid. Les diamètres de ses mollets dépassent ceux de mes tours de cuisses. Il lui manque quelques molaires de part et d'autre. Pourtant elle est jeune. Et sympathique. Une répartie à crucifier sur place. Tiens, un aveugle habitant Miromesnil se fraie un chemin jusqu'au comptoir du bar. Haut et fort, il déclare avoir astiqué le manche. Là, ma serveuse fauchée reste bouche bée. Voilà une nouvelle de la plus haute importance. Cela devrait faire la une de tous les quotidiens. Un non-voyant astique un manche. Sorti du bouge enfumé après avoir avalé mon café, je souris encore en pensant à cette annonce pour le moins rafraîchissante. Train de banlieue pas rose entre en gare. Sur le quai, un pithécantrope patibulaire se donne des coups de journaux sur l'épaule. Une mère de famille réduite passe sa mauvaise humeur sur l'enfant qu'elle a fait toute seule. Et au bureau, elle pourra maltraiter ses subordonnés. Femme du monde caractérielle, c'est un privilège de petite cheftaine à deux balles. Allez, tout le monde dans la bétailière. Et Dieu créa l'homme ordinaire. Chemise bleue à rayures blanches et cravate jaune. Comment se fait-il que ce dernier porte une alliance ? Pour le moins bizarre. Non, je déconne, je m'en fous des apparences. Il a l'air sérieux en même temps avec ses lunettes d'intellectuel major de promotion. Il doit gagner beaucoup de tunes. Je comprends maintenant pourquoi elle vit avec une cravate jaune, sa dame. Récemment, elle a mis au monde une portée de trois lardons. Et ils vécurent très heureux. En face de moi, une yoghourt bulgare dort la tête contre la vitre du wagon. Au bout de sa mâchoire simiesque, un filet de bave s'échappe de la commissure de ses deux grosses lèvres. Son nez n'est pas épatant, il est épaté. Et sa peau est parsemée de minuscules rougeurs. Son ami l'a surnommée ma calculatrice d'amour. Je la range dans la catégorie des thons rouges. Désolé. Pendant ce temps, deux sourds et muets refont le monde en silence. Quant à ma blonde sur mon centre droit, le cône roulé noir lui va si bien. Visage simple, bien équilibré. Le chignon est surfait, presque défait. Je la range dans la catégorie des madones italiennes. Désolé. Tiens, ça gueule dans le couloir. Un petit blanc bouscule sans le faire exprès un géant congolais. Alors forcément, c'est un raciste. Il est content blanche neige. Xénophobe, c'est mieux qu'une grande taloche, une humiliation publique et trois points de suture. Moi, je trouve qu'il s'en sort bien. Parfois, il est bon de la mettre en veilleuse, d'adopter un profil bas. C'est morose le train de l'humanité vu de l'intérieur. Le spectacle de la vie est triste. Aussi attristée que la Gnosienne de Satie qui me trotte dans la tête. N'ai-je jamais rien entendu d'aussi intimement affecté ? C'est beau à en crever de mélancolie.

Te revoilà ma nouvelle muse. A trotter dans les beaux quartiers. Je te suis comme ton ombre, m'infiltrant derrière toi telle une douce brise. Le sens-tu quand tu marches ? Je suis là, mon esprit t'accompagne dans tous tes mouvements. Je suis une sonatine pour piano et envoûtement. Mes notes légères s'insèrent dans l'air que tu respires. Je sais tout de toi, depuis toujours. De loin, j'absorbe l'essence de ta vie. Quelle délicieuse nuit passée en ta compagnie. J'aime tellement les rêves et ta présence. Surtout le moment précis où l'image de ton corps se reconstitue, prend forme et devient si surréelle. Tout est là, le sens et les vérités absolues. Dans les valse nocturnes.

Finir par évacuer toutes les haines est un travail de longue haleine. Alors que le rapide de la vie suit son cours, les voyageurs et voyageuses déraillent dans toutes les directions.

Est-ce qu'un peu de musique se ressent dans mes écrits ? J'aimerais tant être un pianiste convenable. J'aimerais tant remplacer mes mots par des notes noires et blanches. Pour jouer et rejouer ma partition. Comme pour lire et me relire. Afin d'apprendre autrement ce qu'il y a en moi.

Des muses, une épouse, des concubines, des mères et des filles, des grand-mères, des frangines et des cousines. Tant de figurines idolâtres qui composent le patchwork de ma mémoire et la mosaïque de mon existence en cours. Le féminin des femmes, c'est mon graal. J'inspecte, je renifle, je jauge la quantité de féminité contenue dans les réservoirs. J'avive et j'extrait la substantifique moelle comme un bourdon sur une jolie fleur. Mon eau-de-vie de premier cru, ma première pression à chaud. C'est bon. Oui, c'est bon, je confirme. A ce point suffisant ? Je l'ai vue aujourd'hui s'écouler des pores d'une douce inconnue aux bas noirs et à la peau blanche. Fut-il avantageux de courir après elle pour lui témoigner de mon trouble ? Pas nécessaire, non. Assis sur un banc, au pied d'un immeuble d'une cité dortoir, je ne l'attends plus. J'ai perdu mes derniers espoirs, mes dernières illusions. Les volets sont fermés et les lumières sont éteintes. Ce soir, j'ai envie d'être mort.

Putain de merde, pourquoi moi ? Volonté divine ou faute à pas de chance ? J'aurais tellement voulu être encore plus con, avoir les yeux bleus, des dents blanches bien rangées et posséder une grosse fortune. Payer des super vacances à mes filles et des bijoux pharaoniques à ma femme. Avoir une énorme baraque avec des bonniches, des chiens méchants et un chauffeur. Du pognon, c'est sûr, ça détend les nerfs. C'est un gage de liberté conditionnelle. C'est la capacité de confier à un behavioriste d'entreprise qu'il peut aller se faire foutre avec ses jugements comportementaux à la mords moi la calotte. Un must, un nec plus ultra de l'élégance. Monsieur Petitjoseph ? Oui ? Je voulais vous dire, je vous trouve un peu en ce moment. Et moi, très. Nous sommes totalement synchrones pour une fois. Parce que ça fait quand même vingt ans que je supporte vos conneries sans broncher. Cela surprend ? C'est ma botte secrète, mon indépendance financière entre vos deux yeux, Monsieur Dutrou du Cul. Et que vous ne sentez pas bon au vent mauvais. Et patati, et tralala ... Oui, monsieur. Bien, monsieur. C'est promis, je vais faire un effort.

Malchance. Pauvre errance. L'homme assis juste en face de moi est une œuvre de renoncement à lui tout seul. Il abdique, il rend son âme. Elle ne lui sert plus à rien. Impossible d'attirer la moindre guêpe, ni la moindre mouche aux pattes velues. Finies les luttes vaines pour espérer entrevoir un quelconque vagin. Tous les samedis, il va au musée d'Orsay contempler l'origine du monde de Courbet. Il aimerait bien se masturber mais la surveillante antillaise veille. Autour de nous, une jeune donzelle affriolante s'évente, elle se prénomme Esméralda. Mon quasimodo transpire. Il sue à grosses gouttes sous son lainage vert caca d'oie à fermeture éclair. Il déchausse régulièrement ses lunettes à double foyer. Pour les essuyer et s'éponger les yeux avec un mouchoir brodé à ses initiales. LP. Je me hasarde à quelques suppositions. Louis Perdant ? Le Perdant tout court, dans toute sa splendeur ? Putain de merde, pourquoi lui ? Chaque jour qui passe me fait détester un peu plus ceux qui ont fait que nous sommes en vie lui et moi. Ceux qui ont cru bon perpétuer l'instinct stupide d'engendrer des légions entières d'inaptes. Lui et moi sommes deux erreurs de la Création. Et j'en connais beaucoup d'autres. La planète se meurt. Enfin une excellente dépêche.

L'image de ma femme ne se présente que très rarement dans mes rêves. Cela fait une paye que je ne l'ai pas vue. C'est comme si elle était présente physiquement, sans être là symboliquement. A défaut, j'ai la concernant une réponse qui s'attarde dans mon ventre. Je la sens qui patiente pour éclore au bon moment. Je perçois qu'elle ne va pas prolonger le suspense davantage et qu'elle va demander la permission de se présenter à ma conscience. Cette réponse, je ne l'espérais plus. Encore quelques semaines de gestation avant qu'elle apparaisse en pleine lumière. Je vous donne rendez-vous à la quarante cinquième page pour vous faire part de la naissance d'une certitude sentimentale.

Je ne sais pas de quoi il s'agit. Je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai tout perdu. Je pense à la raison qui m'a poussé à faire telle chose. Et je me dis que ce n'est pas la bonne. Tout de suite derrière. Alors quoi ? Le vide, autrement dit la réalité, se satisfait de raisons chancelantes, de certitudes approximatives, de vérités périssables. Seules végètent mes quelques évidences intimes qui ne valent que pour moi. Dans un bus qui me mène à l'aéroport d'Athènes, la lumière orangée du jour déclinant m'enveloppe et m'absorbe. Je ressens mon attachement à l'opacité du mystère. Incompréhensible, impénétrable. Je suis un enfant de l'arcane de l'univers. Définitivement, presque rien.

Aqwzxedcrfvgtbyhnujikołpm.

Cinquante minutes à poireauter dans un salon de coiffure, c'est long. Mais bon, je n'avais rien d'autre à faire d'urgent. Alors j'en ai profité pour mater les seins ronds des coloristes aux airs mutins. Ce soir, j'ai eu le droit à deux thés à la menthe, une sucette au citron, un shampoing aux œufs. Et un massage du cuir chevelu administré par les tentacules d'un instrument démoniaque. Putain, c'était bon. J'adore les salons de coiffure et les shampooineuses. Etre le mari d'une coiffeuse bien sûr et fille de prolétaires de surcroît. J'ai peut-être raté ma vocation.

Elle est dure et rude. Mais malgré les affronts, elle arrive tout de même à se tendre. De plus en plus régulièrement. Un regain d'activité, de poigne. Considérable l'énergie dont il faut faire preuve pour aller quérir dans les grands fonds une nouvelle vitalité. Le résultat est là. Une nouvelle jeunesse m'ouvre ses bras. Peut-être devrais-je dire comme Sacha Guitry : ma femme, cela fait plus de vingt ans que nous vivons ensemble, j'ai l'impression que je te découvre seulement maintenant. Et cela, ma foi, n'est pas désagréable.

Un rêve. Je suis impatient. Quand allez-vous disparaître pour de bon, tas de charognards ? Un rêve me poursuit depuis l'aube de mon temps. Je vois des hommes et des femmes dénudés courir dans des jardins maniéristes. Je sens des fleurs magnifiques, pourpres, dorées et des argentées. J'entends des concertos allongés pour pianos et vents désaccordés. Je goûte des myriades de victuailles à croquer. Je touche des corps célestes et désarmés. Je jouis pleinement de mes sens affolés. Il me reste cette seule conscience. Celle du plaisir sans autres perspectives. Mouais, il faut que j'arrête de me shooter au Floyd et de me saouler au Bordeaux Graves. Les hippies overdosés aux substances hallucinogènes, ce n'est pas mon trip. Est-ce à dire qu'il n'y a pas d'autre alternative que de tuer pour se distraire ? Bon sang mais c'est bien sûr. Voilà la preuve irréfutable de vos triomphes maléfiques et de vos maudites gloires. En général, je déteste ce que vous êtes.

Venues mes vœux des oubliettes de la mémoire, je vous revois non sans un certain contentement. C'est de la sorte que je vous fais revivre. Allez savoir si vous n'êtes pas déjà mortes. Moi, il y a un truc qui me plairait vachement. Ce serait d'avoir à mon enterrement toutes celles pour lesquelles j'ai éprouvé des tentations. Des légères aux extras fortes. Pauvre papa, il manquait au moins 99 femmes à ton ensevelissement, qui n'ont pas su. Tiens, il me vient une idée. Créer un site Internet national qui indiquerait le dimanche tous les morts de la semaine. Ainsi pourrions-nous apprendre les bouts de nous-mêmes qui s'en vont pourrir sous la surface de nos peaux de terre.

J'ai bien travaillé cette nuit. J'ai débuté mon road movie par une reprise d'un ancien rêve. Cette fois-ci, je n'y suis pas allé dans ce centre de loisirs pour cadres et agents de maîtrise. J'ai préféré m'enfuir sur mes deux skis, direction la lumière de la mer. La publicité est parfois mensongère. Ce centre alpestre est un camp de redressement comportemental tenu par des homos sadicus. Non, je ne serai jamais un clone normalisé. Ma mère est d'accord. Elle me soutient et m'encourage à poursuivre dans cette voie. Arrivé à bon port, j'ai reçu une lettre de sa part. Tu as bien fait de te sauver m'écrit-elle. Honni soit celui qui pense du mal de toi ! Je n'en souhaitais pas tant. Très bien, c'est la pagaille dans ces boîtes aux lettres. Il faut que j'y remédie. Sympa mon nouvel immeuble sauf que le gars qui remet le courrier ne doit pas être postier. Taxidermiste à la limite. Moi, j'aime bien quand c'est bien parallèle. Incroyable ce manque de rigueur généralisé. Je sais, c'est mon côté toc-toc. J'ai clôturé ma nuit par une superbe formation à destination de cadres et d'hypocadres hyper motivés et sur-vitaminés. Ce fut un tonnerre d'applaudissements à la fin de ma prestation. Bravo ! Bravo ! Ouais, vive moi ! Comme je n'en ai rien à foutre de vos vivats. Faire correctement mon travail me suffit amplement. Et pourtant, si vous saviez à quel point je ne me sens ni concerné, ni impliqué.

Des rires d'enfants se font entendre dans le jardin de ma résidence. Il fait nuit, il est 21:40 en bas à droite de l'écran. Ils doivent jouer à cache-cache dans le noir. Amusez-vous bien les mômes. Surtout, ne faites pas attention au vilain monsieur qui prend des photos par sa fenêtre. Il n'est pas pédophile, non. Il est membre du conseil syndical et constitue un dossier pour porter plainte, preuves à l'appui. Nuisance sonore, tapage nocturne, il hésite encore sur l'intitulé. Figurez-vous que ce vieux con est allé jusqu'à porter plainte contre les deux paons de la maison de maître d'à côté. Trop de bruit les galliformes à cinq heures du mat. J'imagine la tête du planton de service recevant la doléance du vieux débris. Hé ? Vous êtes né très con ou vous suivez des séances de coaching personnalisées ? Comprenez-moi monsieur l'agent, je n'ai que cela à faire. Recenser les moindres bruits de mes insupportables voisins. Sinon, je m'emmerde tellement. Ah ouais ? Ok, à la prochaine grosse truffe.

J'ai trouvé ton point G. C'est la dernière lettre du mot shopping. C'est ce qui s'appelle ne pas avoir de Q. Qu'importe, retrouvons-nous tout à l'heure dans notre QG oriental. Là, nous pourrions effacer temporairement nos petites contrariétés. Et s'en donner à cœur joie. Vas-y, on ne vit qu'une seule fois au sein d'une même apparence. Allez, lâchons-nous ! Que nos têtes tournent et que la transe nous prenne jusqu'à l'épuisement de nos corps. Expulsons nos peines et nos tensions néfastes avant le coucher du soleil. Notre nuit n'en sera que meilleure.



Moi, je vote pour le programme apocalyptique du candidat Saint-Jean.

Difficile de vivre sans compagnie et de reconnaître dans le même temps toutes ses tares. Je comprends en effet. Il y a de quoi péter une rangée de fusibles. Qui pourrait bien vouloir de lui ? Il n'en peut plus de son isolement. Faut dire qu'il est considérablement ravagé, psychologiquement atteint. Physiquement, ce n'est guère mieux. Et pourtant, il a deux bras comme moi et deux yeux pour pleurer. Mais cela ne suffit pas pour plaire. Et pourtant, elle s'est arrêtée devant lui. Une jolie poupée de porcelaine de Limoges l'a regardé avec tendresse. Une sorte de choupinette à la crème, petite et rondelette. Un visage d'angelot rigolo et tellement beau. Haaa ! Hooo ! Dans l'enfer parfois surgissent des nymphes. Ce soir, il posera sa tête défaite sur son ventre bien fait et ce sera des larmes et des larmes, des flots et des flottés dans l'amertume. Enfin, monde inhumain, bientôt cessera. C'est cela oui qu'il faut retenir, laisser s'évanouir et ne rien faire de plus qu'attendre l'heure du grand nettoyage. Moi, oui moi, je m'entraîne, je fais des exercices d'écriture. Cela parle de moi, de mon sousmoi, de mon surmoi et de quelques émois. Je partage cet engouement avec mon ami. Il parle que de lui dans son art, c'est son thème central. Ô l'art, ô désespoir, n'ai-je tant vécu que pour cette fucking life ? Une image cependant reste. C'est l'image de la fin du film. Papa, maman et leurs enfants se serrent les uns contre les autres et s'embrassent, et se font des tonnes de bisous. Et ils pleurent, et ils rient, tellement ils souhaitent rester ensemble. Fuck GI, faut que j'y aille. Désolé, je dois vous quitter.

Qu'est-ce que vous croyez ? Que l'autre là s'interdit ? Pourquoi devrait-il s'interdire ? De tuer, oui mais sinon ? De quoi est-il fait le petit chou ? Pas de ce que vous croyez, non. Je plaisante bien sûr, c'est un homme très bien. Peut-être qu'il n'a pas le choix, le pauvre. Pitié, pas le formatage. Il n'a rien fait pour mériter un tel acharnement. Lui n'a aucune envie d'être poli, propre et politiquement correct. Lui, son rêve, c'est d'être tout le contraire. Un hors-la-loi mal rasé qui schlingue et qui flingue tout ce qui bouge, surtout les formatés. Comme quoi la vie civile est une grossière aventure. Mais bon, il est dit que tu ne tueras point sauf si tu es sponsorisé par bastos, les bonbons militarisés de la grande Faucheuse. Cool, je vais m'engager. Par qui je commence ?

Extérieurs de nuit après les intérieurs de jour. Mourir ce soir. Il faudrait que je me décide. Pas envie. Trop lâche de se laisser vivre dans ce monde inintéressant. Quel manque de panache. Pourquoi vis-tu ? Pour bouffer plus que toi ! C'est tout ? Oui. Pourquoi crois-tu que la vie vaut la peine d'être vécue ? Je viens en effet de le découvrir, je ne m'en rendais pas compte. Alors tout ça, toute cette merde, c'est juste pour ça ? Oui. Pour que certains bouffent plus que d'autres. Ha !?! J'en reste baba. Bonne idée, je vais aller m'en taper un avec un peu de rhum. Et moi ? Il te restera tes yeux pour pleurer. Tu chiales et moi, je m'empiffre. Et sinon ? C'est possible d'inverser les rôles ? T'es décidément trop con mon pove Petitjoseph. T'as un mérite quelconque en poche ? Non ?

Que dalle ? Alors reste gentiment dans ton coin et ne fais pas chier les grands profiteurs de ce monde. Allez, je me casse. Salut l'auteur littéraire à quatre sous.

Un homme dort torse nu sur un matelas. Il n'a pas de couverture, pas de drap. Normal, il fait très chaud pour un mois d'avril. D'habitude, il ne se découvre pas d'un fil. Le matelas ressemble fort à ceux que mon grand-père confectionnait à l'ombre du saule éploré. Epais, apparemment moelleux, rayé comme un zèbre vieillissant. Je le reconnais en effet. C'est un des matelas que mon ascendant a réalisé de ses mains. Il porte sa marque de fabrique sur le côté. Comment a-t-il fait pour atterrir dans cet endroit insolite ? Un homme si généreux mon grand-père paternel. Il aurait donné sa chemise à un inconnu dormant torse nu sur le bas-côté d'une route. Mon dormeur n'est pas en train de somnoler dans son val, non. Mon dormeur à moi se repose à cinq mètres de la rambarde du périphérique intérieur, versant sud. En face de la façade d'un siège de laboratoire pharmaceutique. Drôle d'endroit pour finir sa vie. Il lui reste au moins un pantalon et une ceinture. Tenue décente exigée pour se présenter dans l'au-delà. En attendant, il ne faudrait pas horrifier les enfants dans les voitures. C'est derrière déjà, qu'une mauvaise image, qu'un épouvantable souvenir. Il y aura des fraises ce soir au dessert et de la chantilly dans les assiettes. J'inviterai mon copain Ken le yuppie pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il est mort enfin. C'est sa Barbie qui va être contente. Elle avait tellement peur de lui, en passant devant avec sa voiture blindée.

Jolie petite histoire. Contre toute volonté, c'est elle qui me porte et me déporte sur les chemins. C'est elle qui m'a mis là. C'est encore elle qui m'ôtera. Elle donne et reprend à tous les instants. Les larmes de joie et de tristesse se mélangent, melting pot doux amer composé de générations successives. Ne pleure pas mon garçon. Tu verras, c'est une jolie petite histoire. Pas celle que tu croyais, une autre forcément. Inattendue toujours, baroque par nature. Tu verras petit d'homme la jolie petite histoire de ta vie. Et ne crois pas une seule minute que tu vas maîtriser ses trajectoires. Tu verras, il y a des lits immenses dans les chambres des lilliputiennes où tu souhaiteras suspendre quelques heures le cours de ta pauvre petite histoire. A la dérive solitaire le gouvernail. Et ma vie embarquée se laisse emporter par les courants. Divertissements en chaîne.

J'ai touché mon fond et je suis remonté à la surface. J'ai rejoint les effets de surface. J'y ai croisé pêle-mêle des gnomes hilares, des elfes et des trolls visqueux. S'est assise en face de moi Cruella d'Enfer, blonde décolorée à l'eau oxygénée. Ça fait trop peur, j'ai les chocottes. J'ai peur du rose bonbon de ses lèvres supérieures et du noir de ses sourcils fardés. My god, voilà farfadette de la rue Michel. Elle cherche sa grosse chatte en chaleur. A qui voudra bien lui faire une portée de chatons disloqués. Son god à elle s'appelle Michel. Comment cela se peut-il ? Oui, voilà une bonne question. Moi, j'adore toutes ces choses bizarres qui bougent. Vous avez dit bizarre ? Pour le moins. Et moi alors, suis-je étrange ? Un peu trop grand, un peu trop élégant, un peu trop lisse. Putain, merde. J'ai mes deux jambes et mes deux bras valides, mes deux yeux voient. J'ai juste quoi ? Le nez un peu trop grand, à peine va-t-il de travers. J'ai une oreille bouchée mais cela ne se repère pas. Putain, merde ! Mes dents sont réparées, même pas édenté. J'ai bien des cicatrices autour de la bouche, pas visibles sans attention. Chier ! Pauvre de moi. Les corps laids, défigurés, atrophiés explosent de joie. Vive les mutations mutilantes. Je suis pour la théorie des évolutions mutantes. J'irai demain à Tchernobyl faire une cure de régénération

avec mes copines ukrainiennes. Comment se fait-il qu'elles soient toujours aussi belles ? C'est un con plus loin préhensible. Préhensile peut-être. Faculté de saisir ce qui passe à ma portée. Tiens, voilà un con sur ses deux pieds. Obsession animale, je suis un chacal en rut. Pourrais-je faire un plein de petits trous avant de partir dans le grand ? Nos corps s'attirent, je sors mon poinçonneur. Que disais-tu déjà mon oncle défunt, au temps de mes quinze ans ? Un trou, c'est un trou. Peu importe la surface qui se trouve autour. Pas de problèmes, une seule solution pour résoudre les crises humanitaires. Un visionnaire tonton. Viens par-là ma Peggy, je kiffe ta cochonneté. Dans deux secondes, j'exhibe mes deux boules et mon cochonnet. Je ne tire pas, je pointe. Elle au moins a des disgrâces en plus de sa graisse. Elle louche et me regarde de travers par-dessus ses lunettes en écaille. Et qui dit en écaille dit en bataille. Que dire de ses pieds de cochonne. Même au restaurant du Pied de Cochon, ils n'en servent pas d'aussi beaux. Ce qui est super avec la truie, c'est que tous les autres morceaux se mangent. Voilà pourquoi mon copain Martin, pêcheur de son état, affectionne les laiderons. Trop top ! Trop fun ! Pas assez moches pour nous, renvoyez-les à la cuisine. Ok, tout est à nouveau à sa place. Le persil dans les oreilles, l'anneau en ivoire dans le nez et les mamelons marinés dans l'huile d'olive.

Pierre la Fronde. Je vous avais prévenu. Ce Petitjoseph est incontrôlable. Il raille tout ce qui est habituellement respecté. Il s'en fout, il s'en tape. Lui, ce qu'il attend, c'est la mort de l'humanité. Alors que moi, oui moi, je souhaiterais que l'impossible se réalise. Que l'amour se répande sur la surface de la terre. N'importe quoi. A dire cela, je comprends pourquoi mon Petitjoseph a de telles pensées. Assez des atrocités inutiles. Comme c'est triste toutes ces choses. Faut que cela s'arrête définitivement.

Allô papa ? Oui mes filles ? Es-tu là, avec nous ? Oui, pas autant que je le souhaiterais mais je suis bel et bien là pour vous et avec vous, pour vous rassurer, vous suivre et vous aimer. Lucile la lumière et Elise l'envoyée de Dieu. Chaque jour, je continue à repousser l'image du père absent et j'essaie d'en être un présent. Si vous croyez que c'est facile. C'est si long, si lent pour devenir un personnage incarné. Quinze ans d'analyse pour me changer la face, rien que ça ! Si je ne l'avais pas fait, je vous le dis en vérité. J'aurais été incapable de vous avoir. Ma foi, j'ai bien fait de m'accrocher, de persévérer. Alors bon, je ne suis un papa idéal, c'est sûr. Néanmoins, vous pourrez toujours compter sur moi. Voilà, c'est simple en fait. Ce soir, avant de m'endormir dans le canapé du salon, je vais penser très fort à vous. Et vous souhaiter une bonne nuit. Et demain matin, lorsque vous serez levées, je vous chuchoterai à l'oreille de bien faire attention à vous.

Il y a quelqu'un dehors qui m'observe. Dans la nuit noire, un homme se tient dans mon jardin, de l'autre côté de ma fenêtre. Il porte des lunettes comme moi, avec un cordon pour ne pas les perdre. J'ai déjà vu cette tête-là quelque part. C'est étrange d'ailleurs comme il me ressemble physiquement. On dirait mon papa sorti de son caveau pour prendre l'air. Lui qui se disait chansonnier. Il doit se sentir bien seul dans son cabaret en sous-sol. Plus un seul spectateur pour l'écouter chanter. Lui qui fredonnait dans sa salle de bains et dans les maisons de retraite. Pas vraiment ce qu'on peut appeler une star mais ne chantait-il avec son cœur ? En cela, c'était un homme digne et honnête qui ne trichait pas. Allez papa, fais-moi au moins un sourire maintenant que tu es mort. Il est vrai que je n'étais ton premier supporteur. Mais cela ne doit-il pas être définitivement effacé ? Le moment n'est-il pas venu de nous faire une paix éternelle ? Il ne fallait pas m'en vouloir.

C'est pour cette raison que tu es venu ce soir me voir, n'est-ce pas ? Me faire part de ton regret. Merci papa.

J'ai savouré avec une délectation infinie tous tes morceaux de viande. Je les ai dégustés un par un en commençant par le gros orteil. J'ai goûté tous tes membres, tous tes muscles. J'en avais plein la bouche. Ô ma nuit délectable, l'amour est anthropophage. Tu ne le savais pas ? Cela n'a pas eu l'air de te déplaire. Il faut dire que j'ai restitué ton corps intact. Au cas où celui-ci pourrait resservir. Promis, la nuit prochaine, je recommence à te bouffer toute entière. Pas une parcelle de chair ne sera épargnée par mon appétit carnivore. Tu sais à quel point je t'aime, ne t'inquiète pas.

Rien n'existe. C'est cela, je viens de le comprendre. Là, d'un seul coup, brutalement ! Rien n'existe vraiment. Ah d'accord ! Bah, fallait le dire tout de suite. Pourquoi attendre ? Le père Noël, c'est raté. La petite souris inflationniste qui aboule cinq euros, c'est raté. Le grand amour, c'est encore raté. Le bonheur, je n'en parle même pas. Damned, m'aurait-on menti à l'insu de mon plein gré ? Ai-je été aussi crédule pour tout gober ? Pourquoi tant de mensonges ? Pourquoi tant de propagandes ? A qui, à quoi servent-ils ? Quoi, comment ? Est-ce à dire que nous ne pourrions pas commencer nos vies sans illusions ? Pourquoi tant de fausses pistes ? Pourquoi ne pas aller tout de suite à l'essentiel ? De quoi s'agit-il ? Que faut-il ainsi masquer ? Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses. Je m'emporte inutilement en fait, puisque je connais la réponse. Il faut que je me calme. Bonne nuit.

Dans la série je dévore toutes celles qui passent à ma portée, le menu de la nuit dernière fut riche. Trois copines dans un appartement picoraient du pain dur, deux blanches et une noire. Je commence par me goinfrer la plus dodue des claires de peau. La fine claire jouit ainsi de se sentir ingurgitée toute crue. Miam...miam, c'est vrai qu'elle est super bonne. Autour de la noire de peau de se faire dévorer. Tiens, cela n'a pas l'air de lui procurer le plaisir escompté. Elle papote avec ses copines pendant que je m'active furieusement. Je ne comprends pas. A entendre ma femme, il n'y a pas de femmes frigides, il n'y a que des mauvaises langues. Ferais-je partie du club des langues insipides ? Mauvaise nouvelle. Il doit y avoir une explication.

Respect de toute façon. Néanmoins, l'exemple est instructif. Le propos n'est pas de se moquer des boulimiques et des anorexiques, qui souvent sont les mêmes personnes. Je ne puis céder à cette facilité. Même si d'autres en leurs temps ont ridiculisé les manifestations de ma névrose d'angoisse. Là, c'est différent. Donner du plaisir par amour ou prendre en fonction d'un besoin physiologique ? La question est posée, voilà sa réponse. Se remplir, se vider. Prendre pour se remplir, cela pourrait ressembler à de l'amour. Que nenni. Donne-moi ton sexe pour que je me remplisse de ta semence. Ce n'est toujours pas de l'amour. Que nenni. Fin de non-recevoir. C'est un peu court jeune femme ! N'ai-je été qu'une nourriture terrestre ?

Que reste-t-il de mon amour ? Que reste-t-il de mes beaux jours ? Tu étais là cette nuit ma muse aux anges. Et mes souvenirs deviennent ce que le temps en fait. Mon dieu que les rêves sont beaux. Restituez-moi au matin mes images pour que je continue à les imaginer tout au long du jour. J'exècre tellement la vie éveillée. Cette nuit, il y avait toi et

moi et notre amour. Il y avait aussi des routes lumineuses, des collines fluorescentes et des dunes de sable au bord de la mer. Il y avait également des jardins mirifiques et des chemins éblouissants. Des falaises escarpées et des villes encastrées, des marécages et des bocages. C'est si éclatant un paysage la nuit, si plaisant de le traverser à pied ou en train, revenir au point de départ. Mes mots claquent dans les airs. Je ne me souviens plus de rien. Ma mémoire affective s'efface jour après jour. Ma vie n'est plus ici.

Ce matin, les peaux de mes paupières sont en pierre. Grosse fatigue. Je cherche quelques consonnes et une voyelle pour former un mot d'une consonance pour le moins curieuse. Tendresse. Un mot qui se perd autour de moi. Je crois pourtant être un bon client, un consommateur émérite. Pas de chance, drôle de karma. Se bouffer les sexes n'est pas forcément la finalité de toute rencontre. Et la tendresse alors ? Partie prendre l'air pendant la partie de jambes en l'air. J'ai l'air de quoi moi maintenant avec ma langue apathique, à peine sympathique ? Pour la peine, elle m'a expulsé du terrain de jeu. La tendresse, c'est souvent avant, rarement après. Encore eut-il été salutaire que je m'en rende compte. Trop tard. A moins que. N'ai-je pas moi aussi souhaité prendre pour me donner du plaisir ? Peu importe les circonstances défavorables. Une, deux, trois fois. C'est toujours ça de pris pour s'entretenir en vie.

Tiens, j'ai un copain. Il a plutôt l'air sympa. Il travaille dur apparemment pour obtenir un examen. Et si nous sortions ce soir dans une boîte de nuit. Ensemble, nous partons sur la route, à la recherche d'une ville ayant une boîte pour la nuit. Elle est ravissante celle-ci. Arrêtons-nous là, sur cette place. Tout brille de mille feux, les gens qui passent et les reflets sur les eaux du petit lac qui se trouve non loin. Bonsoir monsieur, la boîte est-elle ouverte ? Non, pas encore. Il fait toujours jour. Voyez le soleil rouge qui étincelle à l'horizon. Alors nous reviendrons plus tard, mon copain et moi. Allons-nous asseoir tout près de ces jeunes filles. Chacun à une extrémité du banc. Elles ne sont pas farouches. Quelques mots échangés, quelques banalités charmantes. Embrassons-nous jeunes filles, chacun la sienne. La mienne a les yeux bridés, une frange de cheveux noirs et une peau si douce. Tendresse disais-je sur ses lèvres rebondies. Le moment est extatique, il faut que nous rentrions. Tant pis pour la boîte de conserve. Y a-t-il une gare imaginaire dans cette ville ? Dépêchons-nous, demain c'est l'examen de mon copain.

4 jours, 4 meurtres, c'est écrit en lettres blanches sur le mur. Il y a un cadavre dans la cave. Les mômes qui jouent dans la rue m'interpellent. Il y a un cadavre dans la cave de votre maison. Un souterrain communique avec la maison mitoyenne. Faut que je prévienne la police. Deux fliquettes sur le trottoir régulent la circulation. Aussi certain que je vous l'affirme, un macchabée gît sur le sol de ma cave. Elle court, elle accourt. Je vous connais me confie-t-elle. J'ai rencontré votre père quand j'étais petite. Vous l'étiez aussi. Très bien. Et mon mort ? Nous y voilà. Un vieux monsieur à la tête difforme couché dans une boîte d'allumettes. Comme cercueil, c'est un peu petit. Surtout pour une aussi grande taille. Un enfant à la rigueur, je ne dis pas. Un quoi ? C'est l'heure de l'oraison funèbre. Un homme à quatre yeux me reçoit dans mon salon. Sa bouche tordue me renseigne : quand on est vieux avant l'heure, on meurt. Comment ? Et qui sont toutes ces femmes dans la pièce ? Vos grandes tantes, les sœurs de votre grand-père paternel, vous ne les reconnaissez pas ? Hein ? Que dois-je saisir ? La révélation de mon inconscient paraît terrifiante. Sont-elles en train de veiller les corps informes de leurs quatre frères

mort-nés ? Un frisson froid me parcourt le dos. Quatre infanticides ayant pour mobile la volonté d'effacer les anormalités de l'apparence ont-ils été perpétrés par le couple Louis Marie et Joséphine Petitjoseph ? Trois des quatre nourrissons n'ont apparemment pas eu le temps de recevoir un prénom. Trois inqualifiables parmi les ombres fantomatiques d'un état-civil de campagne. De mon grand-père à moi en passant par mon père, il y a toujours eu un Pierre dans nos prénoms. Trois pierres tombales pour chaque corps anonyme. Je serais le dernier maillon d'une opération de rachat familial qui s'est étendue sur quatre générations. Le dernier Pierre dans l'œuvre séculaire d'une rédemption. Dites-moi que ce n'était qu'un rêve.

J'ai 41 ans. Est-ce une raison pour ne pas me raconter une petite histoire avant de dormir ? Je crois que j'en tiens une bonne. Une petite histoire revisitée à la mode de chez moi. Il était une fois une guerre qui naguère survint. Elle ne fut pas ma guerre. Pourtant, la voici qui hante ma maison. Une guerre, c'est la libre expression du pire. Pour le meilleur et pour la guerre. Suzanne n'a pas de nouvelles de son mari Pierre. Pierre est un homme ordinaire. Fait prisonnier, il coule des jours heureux en Allemagne avec Fräulein Birgit. Joséphine, sa mère bien-aimée, attend la fin du conflit pour mourir. Elle veut savoir si son dernier fils a survécu à l'entreprise d'éradication des êtres impurs. Elle a oublié qu'être un grand blond avec des yeux bleus au pays des bons aryens, c'est ce qui s'appelle avoir le cul bordé de nouilles. Mais bon, peu importe, Sur huit garçons mis au monde, il fallait bien qu'il y en ait un qui dépasse la vingtaine d'années. C'est fait, le voilà revenu de sa ferme germanique. 26 octobre 1945, Joséphine s'en va. Pendant ce temps, ce sont les retrouvailles entre Suzanne et Pierre. Coucou, c'est moi ! J'imagine la tête de travers de ma grand-mère voyant revenir son mari en parfaite santé. Forcément, à manger des produits fermiers et des légumes du potager, à bêcher sans cesse Birgit Mayer et à respirer l'air pur de la forêt noire, cela vous conserve un homme. L'heure des comptes a sonné. J'ai eu une fille allemande non loin de Baden-Baden. Moi aussi, j'ai eu une fille allemande avec un officier german. Je te présente Christiane la bâtarde. Elle a grandi avec notre fils. Une partout alors ? Nous sommes quittes. Dis-moi, comment as-tu fait pour échapper à la tondeuse et au lynchage public ? Motus et bouche cousue. Un certain voyou du Bourget a eu bon dos. Bien, refermons les parenthèses et que la vie continue. Sympa ma petite histoire.

Et Toussaint Petitjoseph, né le 1^{er} novembre 1895, où est-il passé celui-là ? Fête des morts qu'ils disaient. Il n'est pas fait mention de décès pour celui-ci. Enigme sur un des huit garçons. Il y a longtemps, des chiffres m'ont été communiqués par mon inconscient. Un, quatre, huit et neuf. Chiffres à suivre de près. Archéologue, explorateur de mon monde intérieur. Aller le plus loin possible en suivant le sens des méandres. S'éblouir au petit matin après une resplendissante plongée dans les eaux profondes. Vivement les prochaines révélations.

Bientôt 45. Fin d'un nouveau cycle. 1945. J'y vais tout droit dans le Loiret. Tiens, il va se passer quelque chose. C'est cool. Pour l'instant, les fils électriques sortent toujours du plafond de notre nouvel appartement. L'olivier du jardin trouvera sa place sur la terrasse sud. Et la terrasse nord alors ? Je contemplerai la croix de la Pucelle. Elle est en face. C'est de là que notre illustre Jeanne est partie bouter les rosbifs en dehors d'Orléans. Dommage, j'aurais pu être bilingue si elle avait échoué. Etre quelque chose quelque part. Anglais, allemand, français, zoulou, iconoclaste, black or white, et cetera, et cetera, un peu

con forcément. Je passe, je n'attends plus rien de votre humanité. Je me sens divinement bien.

Sens. Encore un peu d'essence dans le moteur. Ce n'est plus une valse mais un tango. Cela ne va être triste. Pas de quoi s'ennuyer. Un devoir de mémoire avant de tourner la page. Tu me copieras cent fois : la sève qui monte de la terre chaque printemps est incontrôlable. De toute façon, je continuerai à enlever mes chaussures avant de marcher sur le parquet, à me laver les mains en rentrant du travail, à vider mes poches avant de me savonner les mains, à ne pas laisser couler l'eau inutilement quand je me brosse les bridges, et autres règles d'usages. Quelle vie passionnante !

Rendez-vous a été pris à la 36^{ème}. Je dois le consentir. Je n'ai pas eu plus grand amour que ma femme. Je m'incline. Que le ciel me prenne à témoin. Que je prenne le ciel à témoin. Et la terre et la mer et mon père et ma mère. Et toutes celles qui ont fait que je respire encore. Hommage et respect. C'est écrit. C'est l'heure d'aller m'endormir auprès d'elle.

Petite musique de nuit, valse démentes. Un p'tit jazz pour la route. Serveuse, un gin pamplemousse sans Lexo ! Je vais remercier à nouveau mes muses, ma femme et toutes mes douces inconnues, les bouffons et les clowns tristes. A bientôt pour de nouvelles aventures. Kenavo les gosses.

Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne !

Ils ont des chapeaux ronds, vive les Bretons !

Il paraît qu'en Angleterre

Ceux qui font caca par terre

On leur coupe le derrière

Pour en faire des pommes de terre...

Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne !

Ils ont des chapeaux ronds, vive les Bretons !

Il paraît qu'en Italie

Ceux qui font pipi au lit,

On leur coupe le zizi

Pour en faire des spaghettis...

Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne !

Ils ont des chapeaux ronds, vive les Bretons !



VOILA, CE N'EST PAS ENCORE FINI.

